

L'OFFENSIVE ANGLAISE : UNE GRANDE VICTOIRE

EXCELSIOR

Huitième année. — N° 2.338. — 10 centimes.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » — NAPOLEON

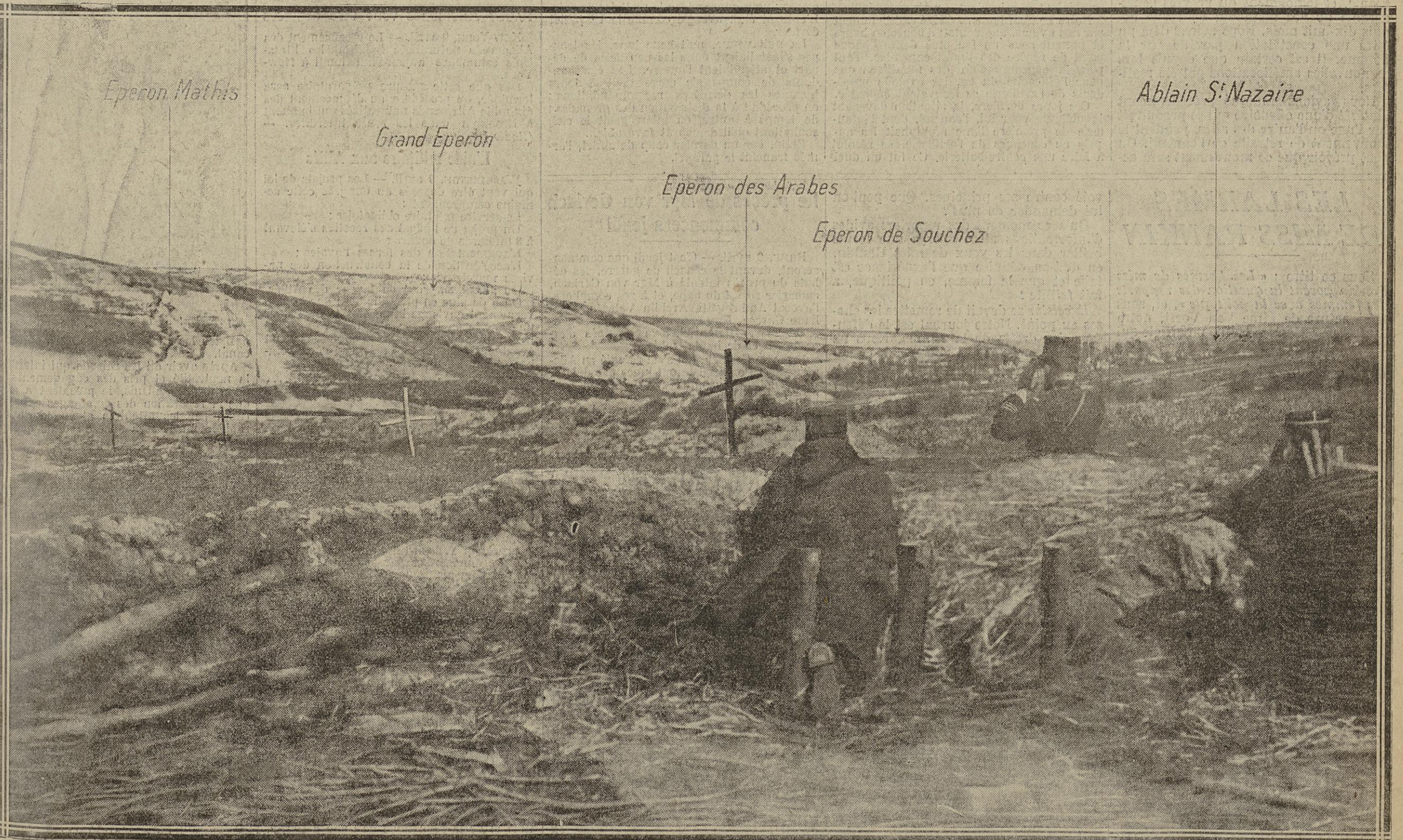
Mardi
10
AVRIL
1917

RÉDACTION : 20, rue d'Engbien, Paris
Téléphone : Gutenberg 02.73 - 02.75 - 15.00
ADMINISTRATION : 88, av. des Champs-Élysées
Téléphone : Wagram 57.44 et 57.45
Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS
TARIF DES ABONNEMENTS :
France : 3 mois, 10 fr.; 6 mois, 18 fr.; 1 an, 35 fr.
Étranger : 3 mois, 20 fr.; 6 mois, 36 fr.; 1 an, 70 fr.
PUBLICITÉ : 11, Bd des Italiens. - Tél. : Cent. 80-88
PIERRE LAFITTE, FONDATEUR

Les points de départ de l'offensive britannique déclenchée hier



LE LIEUDIT « LA MAISON BLANCHE », A L'ENTREE DE LA FAMEUSE POSITION DU « LABYRINTHE », ENTRE LENS ET ARRAS



LES QUATRE PRINCIPAUX EPERONS DU PLATEAU DE NOTRE-DAME-DE-LORETTE. — VUE PRISE AU TEMPS OU NOUS TENIONS CETTE PARTIE DU FRONT
La nouvelle offensive britannique qui vient d'entamer les premières lignes ennemies du sud de Lens au sud d'Arras, permettant à nos alliés de ramener un nombre considérable de prisonniers, fait reparaitre dans les communiqués des noms de localités et de positions illustrés en 1915 par de furieux combats. A Notre-Dame-de-Lorette, à Neuville-Saint-Vaast, au « Labyrinthe », à Roclincourt, nos soldats firent déjà reculer l'ennemi, préparant les succès de leurs camarades anglais qui, depuis, les ont remplacés sur cette partie du front.

GRANDE VICTOIRE ENTRE ARRAS ET LENS

LES ANGLAIS ONT PRIS HIER L'OFFENSIVE
SUR UN FRONT DE 22 KILOMÈTRES

Plus de 8.000 prisonniers

Nos alliés ont dépassé les premières et deuxième lignes ennemies
et emporté plusieurs villages

Les troupes britanniques ont pris l'offensive, hier matin, entre Lens et Arras, et obtenu un brillant succès. Depuis le sud de Lens jusqu'aux abords de Neuville-Vitasse, au sud-est d'Arras, sur un front de 22 kilomètres, une avance importante a été réalisée. Les premières et les deuxième positions de l'ennemi ont été atteintes et dépassées; plus de 8.000 prisonniers sont restés aux mains de nos alliés, qui tenaient à la fin de la journée la crête de la route sur la route d'Arras à Douai, les lisières et de Feuchy, la chapelle de Feuchy, sur la route de Cambrai, et, plus au sud, le village de Saint-Martin-sur-Cojeul. La progression dans la région d'Arras est de plus de deux kilomètres. Dans celle de Lens, elle est un peu moins prononcée en distance, mais a livré à nos alliés

C'est là un début magnifique et qui dépasse toutes nos espérances. Le violent bombardement de ces trois derniers jours, les reconnaissances étendues des aviateurs et les batailles aériennes qu'ils avaient engagées au-dessus du territoire ennemi, tout faisait prévoir en cette région une attaque imminente. Aucun de ces indices n'avait échappé aux Allemands. Ils s'attendaient au choc. Ils n'ont pu le supporter cependant; sur toute la ligne leur résistance préparée et renforcée a été brisée. Aussi se contentent-ils d'annoncer, avec un embarras manifeste, que la bataille se poursuit autour d'Arras.

Neuveville-Saint-Vaast, Carency, Givenchy-en-Gohelle, Souchez, Angres, Ablain-Saint-Nazaire, Notre-Dame-de-Lorette, Roelincourt, Vimy, Thélus, lieux illustrés déjà par deux batailles: celle de mai et de juin 1915, et l'offensive du 25 septembre de la même année, prononcée en même temps que celle de Champagne. La première de ces actions nous avait livré, après de durs combats, Carency (le 9 avril), Neuville-Saint-Vaast et la colline de Notre-Dame-de-Lorette. La seconde nous avait permis de dépasser Souchez, mais non d'atteindre la crête de Vimy, ni le télégraphe de Thélus, ni la ferme de la Folie, ni les villages de Givenchy et de Liévin. Les résultats obtenus, dès le premier jour, par nos alliés sont beaucoup plus encourageants, et témoignent du progrès considérable de nos méthodes d'attaque depuis dix-huit mois. Nous avions déjà pu faire une constatation pareille sur la Somme. Il est certain que depuis lors de nouvelles améliorations ont été réalisées.

Nous avions indiqué précédemment l'intérêt d'une offensive qui se produirait sur l'une ou l'autre des ailes, pendant le mouvement de retraite de l'ennemi. On peut prévoir que ce mouvement sera ac-



celéré par l'avance de nos alliés entre Arras et Lens, qui menace de déborder l'aile droite.

Devant Saint-Quentin, nos alliés ont occupé le village de Fresnoy-le-Petit et progressé entre ce village et celui de Vergnier.

Sur différents secteurs de notre front, l'activité de l'artillerie devient de plus en plus intense.

Jean VILLARS.

La préparation de l'offensive anglaise

FRONT BRITANNIQUE, 9 avril. — « Le sort en est jeté. Nos nouvelles armées sont entrées dans la lice avec la résolution de vaincre et la conviction de pouvoir réussir. » Ainsi parlait sir Douglas Haig après la bataille de la Somme, et le maréchal préparait aussitôt la bataille sur laquelle le rideau s'est levé ce matin.

Nous assistons, depuis des semaines, aux gigantesques préparatifs de l'offensive dite du printemps. Les armées britanniques travaillaient silencieusement à ce grand œuvre, et ne vivaient que dans l'espoir de se mesurer dans une lutte définitive avec l'ennemi. Les raids, les reconnaissances, les opérations plus ou moins secondaires n'étaient que les manifestations naturelles d'une activité débordante. La jeune armée jetait sa gourme.

Pendant ce temps, sur tout le front, les éléments d'une puissante attaque se rassemblaient, s'unissaient, se développaient.

Notre bombardement, dirigé excellemment par nos avions, augmentait d'heure en heure et prenait sous un feu plus dense chaque point de repère des lignes ennemies. Tant pour la consommation des munitions que pour l'efficacité du tir, les exploits précédents de l'artillerie se trouvaient dépassés.

Ces jours derniers, la situation devenant inquiétante pour lui, l'ennemi, dont l'infanterie de première ligne multipliait les appels au concours de l'artillerie, se résolut à faire une contre-batterie. Ce fut un duel

épique entre les artilleurs des deux camps.

Le 5 avril, vers 3 heures de l'après-midi, un spectateur placé sur le plateau... avait devant les yeux l'image saisissante du combat. Dans le ciel d'un bleu tout neuf, parsemé de nuages gros de menaces, les saucisses britanniques, la pointe dirigée vers les lignes ennemies, se balançaient mollement. Elles formaient un demi-cercle aérien et ressemblaient à d'énormes revolvers braqués sur un point invisible du ciel.

C'était en réalité autant de bons yeux scrutant les mouvements de l'ennemi, yeux précieux, car une garde d'aéroplanes veillait sur chacun d'eux. Au loin, très loin, en arrière des lignes allemandes, un petit nombre de ballons ennemis, peu élevés et sans garde, osaient à peine brader le ciel. Entre ces saucisses adverses, survolant le « No Man's Land » en ébullition, les avions britanniques naviguaient sans être inquiétés.

En cent endroits différents à la fois des éclairs jaillissaient des entrailles de la terre, d'un repli de terrain, d'un boqueteau, et le tonnerre suivait immédiatement l'apparition de la flamme. Les coups de canon étaient si nombreux et si rapprochés qu'on aurait dit le tictac d'une mitrailleuse unique et formidable. Les deux artilleurs allemande et britannique parlaient en même temps.

Les obus innombrables et de tous calibres tombaient sur les lignes adverses, pressés comme des épis, en soulevant des gerbes énormes, dont quelques-unes atteignaient la hauteur d'un troisième étage. Des avenues de grands arbres feuillus surgissaient ainsi sur les crêtes, se profilaient un moment sur le ciel bleu et disparaissaient lentement; il y en avait de toutes les couleurs: des brunes, quand elles s'élevaient des terres meubles; des roses, quand l'obus avait frappé de la brique.

Parfois, les explosions étaient si rapprochées, si denses que la terre était comme un volcan en éruption, et, bien que l'atmosphère fût d'une rare pureté, l'horizon était embué de fumées multicolores. Il semblait que des villes invisibles étaient incendiées. Arras, pourtant, achevait son martyre.

Dans le même moment, l'aviation britannique livrait ces combats gigantesques dont le communiqué vous a entretenus; mais, comme ces combats avaient lieu à l'intérieur des lignes allemandes, nous n'en étions pas témoins; nous avions suivi longtemps des yeux nos avions, aussi nombreux que des hirondelles, lorsqu'elles volent de compagnie. L'armée mettait en eux une partie de ses espoirs.

Vous connaissez une partie du bilan. Apprenez encore qu'un seul appareil britannique abattit à lui seul cinq de ses adversaires; nous conservons la maîtrise de l'air. L'ennemi était aveuglé comme le 1^{er} juillet dernier.

La nuit venue, nuit sans lune, les troupes s'installaient dans les parallèles de départ et attendaient l'aurore. Les commandants de compagnie adressaient à leurs hommes les dernières recommandations: on procédait à la distribution des grenades; de temps à autre, on interrogeait le ciel, souhaitant qu'il demeurât favorable.

Enfin, sur un dernier coup de sifflet, l'armée franchit le parapet.

Le procès de Mgr von Gerlach commencera jeudi

ROME, 9 avril. — C'est jeudi que commencera, devant le conseil de guerre, les débats du procès intenté à Mgr von Gerlach, camérier secret du pape, et à ses complices.

L'avocat Ambrogetti, Archita Valente, Vitaliano Garcea, Francesco Nicolosi Raspagliesi et Mario Pomarici, tous inculpés d'espionnage et de haute trahison.

Mgr von Gerlach, qui s'est réfugié en Allemagne, et Pomarici seront jugés par défaut.

Les débats auront lieu à huis clos, car ils intéressent la sécurité de l'Etat.

Un inculpé à deux défenseurs: l'avocat Ambrogetti en a trois pour lui seul.

Les débats dureront plusieurs jours.

COMMENT LES ANGLAIS FÊTENT LEURS MORTS



LEUR FILS VIENT D'ÊTRE TUÉ: ILS PAVOIENT LEUR MAISON

L'exemple, ici, vaut tous ceux que le stoïcisme antique le plus pur et le plus noble peut nous donner: le fils de la maison est mort, il est mort héroïquement, et les parents, refoulant leurs larmes, imposant silence à leur douleur, songent seulement à célébrer et leur cher mort et la chère patrie pour laquelle il a donné sa vie.

L'AMÉRIQUE CONTRE L'ALLEMAGNE

Berlin prétend ignorer l'état de guerre

Arrestation en masse des espions qui infestaient les Etats-Unis

BERNE, 9 avril. — Le correspondant à Berlin des journaux Hearst de New-York, von Wiegand, a envoyé samedi ce télégramme assez curieux:

« Hier étant vendredi saint, il n'y a pas eu de journaux. Ce n'est donc qu'aujourd'hui que le public a appris la résolution du Congrès. On se demande par quel intermédiaire elle sera communiquée officiellement à l'Allemagne.

« En tout cas, on déclare que le gouvernement allemand se servira du même intermédiaire qui lui aura signifié la guerre, pour informer Washington qu'il refuse de ramasser le gant qui lui est jeté, qu'il n'accepte pas le défi et qu'il ne reconnaît pas l'état de guerre comme existant entre les deux pays.

« La situation sera donc des plus étranges et sans précédent.

« Les Américains sont bien traités et continuent à vaquer à leurs affaires, quoiqu'ils se préparent cependant à partir.

« L'Allemagne ne reconnaissant pas l'état de guerre les journalistes étrangers américains ont été informés qu'ils pourront continuer à envoyer leurs messages pendant leur séjour si les journaux américains s'intéressent encore aux nouvelles de l'Allemagne.

Les arrestations d'Allemands

LONDRES, 9 avril. — Le correspondant des Daily News à New-York télégraphie, à la date du 8 avril, les renseignements suivants sur les arrestations d'Allemands aux Etats-Unis:

Deux cents Allemands ont été arrêtés à Pittsburgh, à la suite d'un attentat qui a heureusement avorté et qui avait pour but de détruire le grand tunnel qui se trouve sur la ligne de Brighton.

Le 8 avril, mille Allemands ont été arrêtés. La plupart sont accusés d'avoir organisé une expédition militaire contre une nation amie ou contre les Etats-Unis.

A Cleveland, des fusils, des mitrailleuses et un drapeau allemand ont été découverts et confisqués.

La plupart des prisonniers ont été mis au secret dans les prisons fédérales d'Ellis Island.

Le colonel Pierkovsky, réserviste allemand, qui fut un agent de von Papen, a été arrêté.

A New-York, la police a découvert, dans la maison de Mme Reisinger, que fréquentait le comte Bernstorff et tous les agents allemands; une puissante station radiotélégraphique. Le maître d'hôtel, réserviste allemand, était l'opérateur.

Conformément à la proclamation du président Wilson, les Allemands demeurant près des forges, des chantiers ou des usines de matériel de guerre ont commencé à déménager pour aller habiter plus loin.

Les services secrets ont arrêté dix-neuf nouveaux Allemands, parmi lesquels le docteur Karl Frank, ancien chef de la station radiotélégraphique de Sayville, et cinq anciens employés de la station radiotélégraphique de Tuckerton.

10.000 Allemands vont être déplacés

NEW-YORK, 9 avril. — Le recensement des Allemands naturalisés habitant les Etats-Unis commence aujourd'hui lundi à New-York.

Dès que cette mesure préparatoire sera terminée, on procédera au déplacement des dix mille Allemands naturalisés qui habitent à Brooklyn dans les zones interdites. — (Radio.)

L'aide militaire aux Alliés

WASHINGTON, 9 avril. — Les projets de loi qui vont être déposés au Congrès cette semaine comprennent:

Le service militaire obligatoire;

Un projet de budget des recettes s'élevant à 3 milliards de dollars;

L'augmentation des forces navales;

L'accélération de la construction des navires marchands;

Un grand emprunt en faveur des Alliés.

On a de plus en plus d'indices que le gouvernement envisage la possibilité d'envoyer une armée en Europe. Il a déjà commandé trois millions de grenades et examiné l'achat éventuel de casques en acier, de lance-bombes et d'autre matériel.

Près de 300.000 hommes se sont déjà enrôlés

NEW-YORK, 9 avril. — A ce jour, le nombre des inscrits pour le service national s'élève à 292.000 hommes, dont 250.000 rien que pour la semaine dernière. On estime que le chiffre de 500.000 hommes sera rapidement atteint. — (Radio.)

Un mot de M. Wilson sur la France

NEW-YORK, 9 avril. — Dimanche matin, le président Wilson fut officiellement avisé des décisions prises par le Conseil des ministres français, sous la présidence de M. Poincaré, tendant à placer dans toute la France le texte de son message et de le faire lire dans les écoles à la rentrée des vacances de Pâques.

M. Wilson a été également avisé que, risquant leurs vies, des aviateurs français avaient jeté dans les lignes allemandes son message, préalablement traduit en allemand.

M. Wilson, touché et ému, a simplement déclaré à son entourage:

« Rien ne doit m'étonner de la part de la France, elle a toutes les délicatesses de pensée comme tous les courages du cœur. »

L'Espagne chargée des intérêts des Etats-Unis et de Cuba en Allemagne

MADRID, 9 avril. — L'Espagne est désignée pour représenter les intérêts des Etats-Unis et de la république de Cuba à Berlin.

De même les intérêts allemands près de ces puissances seront représentés par l'Espagne.

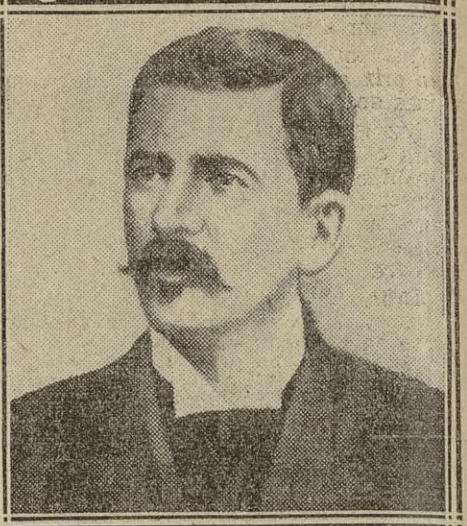
LEÇONS PAR CORRESPONDANCE Rue de Rivoli, 53, PARIS Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

On est certain de la décision du Brésil

Un important conseil des ministres à Rio-de-Janeiro

RIO-DE-JANEIRO, 9 avril. — Le Président de la République du Brésil, M. Venceslao Braz, a conféré hier longuement avec le ministre des Affaires étrangères, M. Lauro Muller, sur la question du torpillage du Parana.

Le ministre d'Allemagne à Rio ayant allégué que le naufrage du Parana avait été occasionné par une mine flottante, le capitaine de ce navire fut entendu par une commission et de ses déclarations il ressort sans contestation possible que, non seulement le Parana

M. VENCESLAO BRAZ
président du Brésil

a bien été coulé par une torpille, mais encore qu'il a été torpillé sans avertissement.

A l'issue de la réunion du Conseil des ministres, la présidence a communiqué à la presse la note suivante:

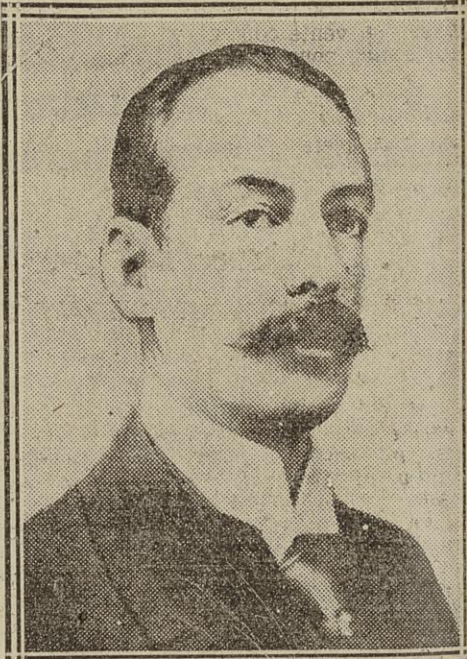
« Le Président de la République, après avoir exposé la situation créée par le torpillage du Parana et par les faits qui s'y rattachent parvenus à la connaissance du gouvernement, s'est déclaré résolu à agir avec la fermeté que réclame la dignité nationale.

« Il a ajouté qu'il attendait seulement qu'une enquête officielle eût établi les faits et les circonstances aggravantes qui les ont accompagnés.

« Le gouvernement a télégraphié au ministre du Brésil en France de procéder d'urgence à cette enquête, qui sera confiée au consul brésilien de Cherbourg. »

PANAMA CONTRE L'ALLEMAGNE

WASHINGTON, 9 avril. — Le président de la République du Panama, M. Ramon Valdez, s'est engagé, dans une proclamation, à

M. RAMON VALDEZ
président de la République de Panama

assister les Etats-Unis dans la défense du canal.

Après avoir dit les raisons qui interdisent la neutralité et pris des engagements vis-à-vis des Etats-Unis, le président a ajouté que la réparation des dommages causés au canal par les attentats allemands avance rapidement et sera achevée dans quelques mois.

AU MEXIQUE



LE GÉNÉRAL VILLA

qui, du moment que Carranza ne donnait pas les résultats escomptés par la Wilhelmstrasse, a été choisi pour jouer, au compte de l'Allemagne, les agitateurs au Mexique; et à la poursuite duquel, par une curieuse coïncidence, le même Carranza vient, paraît-il, de lancer ses troupes.

TAXATION DU BLE

et
recensement des céréales

A partir du 15 avril, la pâtisserie fraîche sera interdite

L'Officiel publie aujourd'hui le décret concernant l'application des lois du 7 avril courant relatives à la taxation du blé et à l'admission de farines de succédanés à la farine de froment.

Il y est dit, entre autres :

Qu'il sera procédé, sur toute l'étendue du territoire, à un recensement des blés, orge, seigle, maïs, sarrasin, soja, sorgho, millet, fèves et féverolles se trouvant chez les cultivateurs ;

Que les blés non destinés à la consommation familiale seront achetés, à caisse ouverte, par l'administration chez les cultivateurs, au prix de 36 francs les 100 kilos. Ils pourront être achetés au même prix, par les meuniers, sur un certificat du maire. Les quantités de blé non déclarées ne pourront être vendues ou réquisitionnées à un prix supérieur à 33 francs ;

Que pour les céréales autres que le blé les prix en seront établis par des commissions spéciales, dans chaque département ;

Que le prix du pain sera de même établi dans chaque département par le préfet, en tenant compte des mélanges de farines autorisées ; mais qu'en aucun cas, et jusqu'à décision contraire, ce prix ne pourra dépasser celui fixé par les taxes actuelles, majoré de deux centimes et demi par kilo ;

Enfin, qu'à partir du 15 avril sont interdites sur tout le territoire la fabrication, mise en vente et vente de toute pâtisserie fraîche, c'est-à-dire de celle qui doit être consommée dans les quatre jours de sa confection.

Les Viennois ne sont pas privés de gateaux !

GENÈVE, 9 avril. — Un rédacteur de l'Arbeiter Zeitung, la feuille socialiste viennoise, est allé l'autre jour faire un tour au marché. Voici ce qu'il dit :

Au lieu de s'améliorer, les choses vont de mal en pis. Les marchés sont plus médiocrement approvisionnés qu'ils ne l'étaient même à l'époque des grands frois. Il y a un an, il était interdit de tondre les œufs à Pâques ; cette année, un ordre pareil est inutile, car il n'y a plus d'œufs à tondre, bien qu'en temps ordinaire nous puissions réserver pour l'exportation des millions d'œufs. Il y a également une grande pénurie des autres articles de consommation.

Le marché aux fruits est désert ; les barques en sont fermées. Les seuls légumes que l'on puisse trouver sont le céleri et le persil, et, parfois, des carottes et des choux. Ces derniers attirent une grande foule, bien qu'ils coûtent près de 1 fr. 25 la pièce. La choucroute, qui est pratiquement la seule nourriture de beaucoup de personnes, coûte de 50 à 80 centimes la livre.

La viande se fait toujours plus rare. De bonne heure, le matin, une foule de ménagères envahit le marché pour essayer d'en obtenir ; à 7 heures, il ne reste plus que quelques petits morceaux d'agneau, qui se paient 4 fr. 50 la livre environ. Le peu d'œufs mises en vente coûtent 6 fr. 70 la livre, de sorte que, pour la grande masse du peuple, il n'y a rien.

Les quantités de beurre livrées à la vente sont tout à fait insuffisantes ; la margarine est une rareté. La graisse d'œie coûte 10 fr. la livre. Grave est le souci, lorsqu'on n'a pu se procurer ni légumes, ni viande.

Ce fut avec méthode que l'Allemagne organisa les dévastations

Les déclarations de prisonniers faits récemment ont fourni des précisions édifiantes sur l'organisation de troupes allemandes en vue des destructions prescrites par le haut commandement.

Toutes les maisons de la zone à évacuer par l'armée allemande devaient être, suivant les premiers ordres reçus, vidées, puis rasées, les murs enfoncés au bélier et au pic, les toits éventrés et effondrés, les puits et caves comblés.

Cette besogne à main d'homme devait s'opérer à loisir, sans incendies ni explosions, pour ne pas être remarquée par les Français et ne leur pas dévoiler les intentions de repli.

Ce n'est qu'au début de mars que, pressés par le temps, les Allemands se décidèrent à employer la dynamite et le feu. Des équipes spéciales furent constituées : équipes d'incendie, d'explosion, de destruction, nommées « Brandkommandos », « Sprengkommandos », « Zerstörungskommandos » ou « Brandpiquets », « Sprengpiquets », « Zerstörpiquets ».

Au XVIII^e corps, ce furent les pionniers du 17^e bataillon qui fournirent les cadres de ces équipes spéciales, au ... chaque compagnie dut fournir trois volontaires choisis parmi les éclopés, les fatigués (Schonungsbedürftige schlappe) et les débilés, afin de ne pas affaiblir l'effectif en ligne, déjà si considérablement réduit par tous les détachés et employés dans les formations spéciales. Aucun volontaire ne se présenta au 17^e bataillon ; il fallut prélever d'office le nombre d'hommes demandé par le commandement.

La destruction des villages s'opéra sous la direction d'officiers et de sous-officiers du 17^e bataillon de pionniers. Les Brandkommandos, encadrés par des pionniers, nièrent systématiquement le feu aux immeubles à l'aide de paille de couchage, de copeaux et de ballois de copeaux spéciaux (Holzwole) suspendus aux orifices des abris pour être enflammés en cas d'attaque par gaz.

D'autres piquets plaçaient des pétards dans les caves ou coupaient à la scie les arbres dans les vergers et le long des routes.

BROYÉ PAR LE MÉTRO

Vers neuf heures, hier matin, à l'arrivée d'une rame, à la station métropolitaine « Cours de Vincennes », un voyageur paraissant âgé de soixante-dix ans environ et portant un costume d'établissement hospitalier est tombé sur le quai. Son corps se trouva serré contre une grille placée en bordure du trottoir.

On dut mander les pompiers pour dégager le cadavre, effrayamment broyé, du malheureux.

5 HEURES
DU
MATIN

DERNIÈRE HEURE

5 HEURES
DU
MATIN

Les socialistes allemands espéraient soulever une révolution en Italie

Mais, à leur grande confusion, les socialistes italiens refusèrent de prêter l'oreille à leurs avances

ZURICH, 9 avril. — Au cours de la semaine dernière, des agents germanophiles bien connus, opérant à Berne, à Zurich, à Lucerne, à Lugano, s'étaient employés à répandre le bruit que la révolution venait d'éclater en Italie. On sait maintenant sur quelle base chimérique ils fondaient leurs espoirs.

Quelques jours avant la propagation de cette fausse nouvelle, une conférence avait eu lieu à Berne entre un certain nombre de socialistes allemands, autrichiens et suisses, afin d'examiner la situation nouvelle créée à l'international par la révolution russe. Les délégués allemands y avaient déclaré que la répercussion des événements de Petrograd rendait possible l'adhésion des majoritaires à la politique minoritaire et que les désordres qui s'étaient produits dans plusieurs villes, et notamment à Berlin, à Hambourg, dans la Prusse rhénane, en Saxe et en Bavière permettaient d'envisager à bref délai la possibilité d'un mouvement d'ensemble.

Les représentants autrichiens rappellèrent de leur côté que M. Adler, leader du parti et père du meurtrier du comte Suergh, avait fait voter dans leur récent congrès une motion sommant le gouvernement de conclure la paix sans délai. Ils ajoutèrent qu'en Galicie et en Bohême les éléments nationaux et les groupements ouvriers semblaient s'accorder sur la nécessité d'un mouvement libérateur russe et qu'à Vienne

et à Budapest la population donnait des signes de colère et de désespoir.

Les délégués des empires centraux (et c'était là le but réel de la réunion) adjurèrent leurs « kamrades » suisses de se faire leurs intermédiaires auprès des socialistes officiels italiens pour leur prouver que le courant révolutionnaire qui s'affirmait en Allemagne et en Autriche serait accéléré si un mouvement populaire éclatait d'abord en Italie.

Bien qu'il y ait, parmi les socialistes helvétiques, trois groupes très importants : celui de Zurich, nettement germanophile ; celui de Berne, purement marxiste et internationaliste, dirigé par le député Grimm ; et le parti représenté par M. Naef, député de Neuchâtel, violemment antimilitariste, la proposition des Austro-Allemands fut accueillie sans enthousiasme. Pourtant des émissaires acceptèrent d'aller s'informer en Italie ; ils en rapportèrent la conviction que les principaux leaders du socialisme officiel n'étaient nullement enclins à saboter la guerre et à servir les plans des gouvernements austro-allemands.

La manœuvre échoua donc pitoyablement, mais, avant même d'en connaître le résultat, les délégués austro-allemands, prenant leurs désirs pour des réalités, avaient déjà commencé à répandre des bruits de révolution et c'est ce qui explique les rumeurs qui ont couru il y a quelques jours, à ce propos, dans plusieurs capitales.

LE DERNIER EFFORT DES PACIFISTES AMÉRICAINS

On télégraphie au Petit Parisien :

Un nouveau parti d'opposition se forme, sans doute composé d'abord des pacifistes germanophiles regroupés sous une nouvelle étiquette, ensuite de tous les membres du Congrès qui croient, de très bonne foi, que les États-Unis doivent entrer dans une guerre imposée par l'Allemagne, mais qui croient, tout aussi sincèrement, que les États-Unis doivent combattre dans cette guerre pour eux-mêmes, suivant la doctrine traditionnelle de Monroe et l'ancienne politique isolément.

Les plus violents débats auront donc lieu au sujet de la première et de la plus importante démarche financière en vue de fixer la coopération avec les alliés.

Cependant la situation générale reste au fond la même. Les partisans de la doctrine de Monroe auront à choisir entre une alliance avec les pacifistes germanophiles, sous quelque déguisement que ceux-ci se présentent aux prochains débats, et le loyalisme envers le président. Leur choix ne peut pas faire de doute.

Concentrations mexicaines sur la frontière des États-Unis

NEW-YORK, 9 avril. — Des mouvements de troupes mexicaines sont signalés près de la frontière des États-Unis. Les officiers de l'armée américaine, qui se trouvent déjà dans les États du Sud, suivent avec attention ces mouvements qui pourraient préparer des opérations hostiles de la part de l'Allemagne.

LES COMMUNIQUÉS OFFICIELS

Front britannique

11 HEURES 20. — NOUS AVONS ATTAQUE CE MATIN, A 5 H. 30, SUR UN LARGE FRONT.

DU SUD D'ARRAS AU SUD DE LENS NOS TROUPES ONT PENETRE PARTOUT DANS LES LIGNES ENNEMES. ELLES ONT REALISE SUR TOUS LES POINTS UNE PROGRESSION SATISFAISANTE.

VERS CAMBRAI, NOUS AVONS ENLEVE LES VILLAGES DE HERMIES ET DE BOURSIERS ET PENETRE DANS LE BOIS D'HAVINCOURT.

21 HEURES. — LES OPERATIONS SE DEROULENT AVEC SUCCES, CONFORMEMENT A NOTRE PLAN. LES LIGNES ENNEMES ONT ETE ENLEVEES DE HENIN-SUR-CHOEUL AU LISIERES SUD DE GIVENCHY-EN-GOBELLE, SUR UNE PROFONDEUR DE TROIS A CINQ KILOMETRES ET NOTRE AVANCE SE POURSUIT.

LES DEFENSES AVANCEES DE L'ENNEMI SUR CE FRONT Y COMPRIS LA CRETE DE VIMY ENLEVEE PAR LES CANADIENS SONT TOMBES ENTRE NOS MAINS AU DEBUT DE LA MATINEE. ELLES COMPRENAIENT UN RESEAU DE TRANCHEES ET LES VILLAGES FORTIFIES DE NEUVILLÉ-VITASSE, TELEGRAPH-HILL, TILLOU-LES-MOFFLAINES, OBSERVATION-BRIDGE, SAINT-LAURENT-BLANGY, LES TILLEULS ET LA FERME DE LA FOLIE.

LA PROGRESSION EFFECTUEE A LA SUITE DE CES OPERATIONS A FAIT TOMBER EN NOTRE POUVOIR LA LIGNE ARRIERE DES DEFENSES ALLEMANDES, COMPOSEES D'UN PUISSANT SYSTEME DE TRANCHEES ET LES VILLAGES FORTIFIES DE FEUCHY-CHAPEL, FEUCHY-HYTERABAD-REDOULT, ATHIES-THIEUS.

A QUATORZE HEURES, 5.816 PRISONNIERS, DONT 119 OFFICIERS, AVAIENT ETE DENOMBRES. MAIS CE CHIFFRE EST LOIN DE REPRESENTER LA PRISE DE LA JOURNEE. UNE FORTE PROPORTION DE PRISONNIERS APPARTIENNENT AUX DIVISIONS BAVAROISES QUI ONT EPROUVE DE GROSSES PERTES DANS LES COMBATS DE LA JOURNEE.

LE MATERIEL CAPTURE EST COMPOSE DE CANONS, DE NOMBREUX MORTIERS DE TRANCHEES ET DE MITRAILLEUSES DONT LE COMPTE N'EST PAS ENCORE ACHEVE.

DANS LA DIRECTION DE CAMBRAI, UNE NOUVELLE AVANCE NOUS A PORTES VERS LE BOIS DE HAVINCOURT LE VILLAGE DE DEMICOURT EST TOME ENTRE NOS MAINS. DANS LA DIRECTION DE SAINT-QUENTIN, NOUS SOMMES EMPARES DE POUTRU ET DU VERGUIER.

L'activité aérienne des derniers jours se poursuit fort active ; aujourd'hui, plusieurs expéditions de bombardement ont été exécutées avec succès ; nos aviateurs ont travaillé très efficacement, en liaison avec l'artillerie. Deux appareils ennemis ont été détruits ; quinze autres ont été contraints d'atterrir, paraissant s'être écrasés sur le sol. Deux drachens se sont abattus en flammes. Dix des nos appareils ne sont pas rentrés.

Front belge

L'activité de l'artillerie a, de part et d'autre, été moins grande que les jours précédents. Elle a été localisée dans la région à l'Est de Ramscapelle.

Nicolas Romanof voudrait pouvoir se fixer en Suisse

MILAN, 9 avril. — On télégraphie de Zurich au Secolo : « Le Lokal Anzeiger apprend de Stockholm que l'ancien tsar Nicolas aurait demandé l'autorisation de se rendre avec toute sa famille en Suisse, où il séjournerait définitivement sous le nom de Nicolas Romanof. »

M^{me} Sturmer n'est pas morte

MILAN, 9 avril. — On télégraphie de Petrograd au Corriere della Sera que la femme de l'ancien président du Conseil M. Sturmer, dont on a annoncé le suicide, n'est pas morte. Elle est seulement blessée et on espère la sauver.

UNE MUTINERIE à bord d'un vaisseau allemand

GENÈVE, 9 avril. — Une mutinerie causée par l'insuffisance de nourriture a éclaté sur le croiseur cuirassé Baden. Plus de cent hommes ont été enfermés dans la deuxième caserne de la marine.

Les rations de l'équipage étaient les suivantes : le matin, demi-livre de pain avec du miel artificiel et de la marmelade. A midi, viande quatre fois par semaine, mélangée avec des betteraves coupées et bouillies ; la ration normale de 100-125 grammes par homme n'est accordée que le dimanche. Le repas du soir est exactement le même que celui du matin. On distribue le jeudi et le dimanche une ration de graisse et de beurre de 25 grammes.

Front français

14 HEURES. — De la Somme à l'Aisne, rencontres de patrouilles pendant la nuit.

MALGRE LE MAUVAIS TEMPS, L'ACTIVITE DES DEUX ARTILLERIES S'EST MAINTENUE TRES VIVE DANS PLUSIEURS SECTEURS.

AU NORD-OUEST DE REIMS, UNE ATTAQUE ALLEMANDE SUR NOS POSITIONS EN FACE DE COURCY A ECHOUE SOUS NOS TIRS DE BARRAGE.

Au sud de cette localité, deux détachements ennemis ont été repoussés après un vif combat à la grenade.

Dans la région de Maisons-de-Champagne, nous avons réalisé quelques progrès à la grenade.

Rien à signaler sur le reste du front.

23 HEURES. — DE LA SOMME A L'AISNE, NOTRE ARTILLERIE A BOMBARDE ENERGIQUEMENT LES POSITIONS ALLEMANDES. L'ENNEMI A REAGI NOTAMMENT AU NORD DE L'AISNE ET SUR LA VILLE DE REIMS QUI A ETE SOUMISE A UN BOMBARDEMENT INTENSE. QUELQUES VICTIMES DANS LA POPULATION CIVILE.

En forêt de Parroy, nos grenadiers ont repoussé une tentative ennemie sur un de nos postes avancés.

DU COTE DE SAINT-QUENTIN, FRESNOY-LE-PETIT EST TOME ENTRE NOS MAINS ET NOTRE LIGNE A ETE AVANCEE AU SUD-EST DU VERGUIER.

IL N'EST PAS ENCORE POSSIBLE D'EVALUER LE CHIFFRE TOTAL DES PRISONNIERS. TOUS LES RAPPORTS REÇUS JUSQU'ICI EN SIGNALENT DES NOMBRES CONSIDERABLES.

Front italien

Dans la journée d'hier les deux artilleries, gênées sur presque tout le front, par un retour violent du mauvais temps, ont été toutefois plus actives dans la vallée de Giudicaria et dans la vallée de l'Adige où elles ont causé de nombreux incendies et des dommages évidents sur les ouvrages militaires de l'ennemi.

Sur le Carso, nos patrouilles en reconnaissance ont bouleversé les travaux défensifs de l'adversaire.

Fronts russes

FRONT OCCIDENTAL. — Dans les Carpates, vers la région située à l'ouest de Dzembrone, direction de Marmaroch-Siget, et à l'ouest du bourg de Tomnatik, de faibles attaques ennemies ont été repoussées.

Sur les fronts de Roumanie, du Caucase et autres, fusillades et reconnaissances d' éclaireurs.

Front de Macédoine

Canonnade dans la région de Cerven-Stena et entre les lacs. Fusillades et rafales de mitrailleuses sur le secteur italien.

Un avion allemand a été abattu au sud du lac Doiran ; deux officiers et un mécanicien ont été faits prisonniers.

Comment les Bulgares vinrent à bout de l'insurrection serbe

GENÈVE, 9 avril. — A la suite des persécutions permanentes exécutées par les autorités bulgares dans la Serbie occupée par les Bulgares, plusieurs soulèvements se sont manifestés en plusieurs endroits. Cependant les derniers internements de civils et surtout l'internement forcé des Serbes provoquèrent un soulèvement plus important au commencement de mars.

Plus de vingt mille Serbes réfugiés dans la montagne attaquèrent et prirent les villes de Proculie, Kouschoumlia et Lebame et menacèrent même la ville de Nich.

Les Bulgares envoyèrent immédiatement deux divisions pour réprimer ces mouvements insurrectionnels. La bataille fut sanglante, faisant de nombreuses victimes des deux côtés. Les Serbes se jetaient avec furie sur les Bulgares pour s'emparer des armes et des munitions. Une troisième division dut intervenir pour sauver la ville de Nich et réprimer l'insurrection.

Les Serbes durent céder devant les canons et les mitrailleuses et se réfugièrent dans la montagne. L'armée bulgare se vengea cruellement sur les populations civiles. Tous les hommes âgés de plus de dix-sept ans sont rappelés et internés.

Le gouvernement grec organisait des bandes

Aussi le général Sarraïl a-t-il dû sévir avec rigueur

SALONIQUE, 3 avril (retardée dans la transmission). — Le ministre royal des Affaires étrangères a demandé des explications sur les faits qui se seraient passés dans le sud de la zone neutre. Le général Sarraïl a répondu par la lettre suivante :

Les six habitants de Dianjiza qui ont été fusillés étaient des comitadjis. Il n'y a aucun doute à leur sujet.

Pour huit autres, il y a encore doute. S'il est prouvé qu'ils sont dans le même cas, ils seront fusillés.

Les deux hommes fusillés à Lourani ont été passés par les armes parce qu'ils étaient des comitadjis avérés. Deux autres, dont les maisons auraient été brûlées, sont des comitadjis ; ils auraient été fusillés s'ils n'avaient pas été absents, et ils le seront s'ils sont pris.

Si une église a été brûlée, c'est qu'elle avait été transformée en dépôt d'armes.

Si de l'orge a été enlevée, elle a été payée ou réquisitionnée.

Le sous-préfet de Kipourgos et le directeur de la police de la même localité sont les auteurs d'une série de nouvelles fausses et diffamatoires sur la zone neutre. Ils ont organisé et ravitaillé des bandes de comitadjis. Les papiers saisis le prouvent. Leur arrestation s'imposait.

Quant aux deux gendarmes signalés, ils ont été tués par nos troupes et un d'eux a été abattu ; l'autre aurait dû être fusillé. J'ai fait des observations à ce sujet.

En résumé, le gouvernement grec a organisé des bandes et les entretient. J'ai donné des ordres pour faire passer par les armes tous les irréguliers. Ces ordres ont été exécutés et ils continueront à l'être.

Encore un navire américain torpillé !

MADRID, 9 avril. — Le voilier américain Edwin Hund, de 1.005 tonnes, a été torpillé samedi dernier. Neuf naufragés furent recueillis par un navire danois qui les a transportés au port de Almeria.

Ce que l'on dit à l'étranger

LES TROISIEMES PAQUES DE L'ALLEMAGNE

Voix du Peuple (Mannheim) :

Les troisièmes paques de la guerre nous laissent entrevoir, au loin, une faible lueur qui représente à nos yeux la paix et la liberté pour tous.

Nous attendons de nos hommes d'Etat des réformes permettant aux sujets allemands de devenir des citoyens libres. La forme du gouvernement importe peu, mais il faut que le gouvernement personnifie la volonté populaire et qu'il mette fin au carnage qui dure depuis si longtemps.

Neue Badische Land Zeitung :

Le malheur nous a rendus patients. Espérons que l'année 1918 nous apportera enfin une vraie paix.

Schwäbische Tagwacht :

La troisième fête de Pâques sera-t-elle, chez nous, la fête de la résurrection de tout un peuple ? Une orientation nouvelle dans la politique intérieure du pays enlèverait les obstacles qui barrent le chemin à la conclusion de la paix.

Chez nos ennemis, on considère comme un grave danger que l'Allemagne soit gouvernée par un régime prussien réactionnaire. Ce danger prussien produit, même dans les pays neutres comme la Suisse, un mauvais effet. Le peuple russe ne veut pas, lui non plus, tendre la main à une Allemagne gouvernée à la prussienne. Nous croyons donc que la meilleure garantie d'une paix prochaine serait d'une modification complète de notre régime politique.

LE RESCIT DU KAISER

Dernières Nouvelles de Munich :

La réforme du Landtag prussien doit avoir lieu par voie législative, sa réalisation est confiée à la Chambre des seigneurs et à la Chambre des députés prussiens. Il est probable que cette dernière Chambre sera dissoute avant la décision afin que les électeurs eux-mêmes puissent se prononcer.

La lutte sera probablement assez chaude, c'est pourquoi le rescrit remet la solution législative du problème après la guerre, alors, seulement les millions d'électeurs mobilisés pourront exprimer nettement leur opinion par leur vote.

Vorwärts :

Il est nécessaire, pour la victoire du mouvement populaire, que la classe ouvrière persévère dans sa volonté de défendre le pays. C'est précisément cette attitude de la classe ouvrière pendant la guerre qui a transformé les revendications de partis en revendications de tout le peuple.

Nous sommes heureux que le gouvernement allemand, au moment où un nouvel ennemi reprend le vieux cliché de la lutte de la liberté et de la démocratie contre l'absolutisme et le matérialisme, donne au monde extérieur une preuve manifeste que le peuple allemand poursuit lui-même aux progrès de sa politique intérieure et n'a pas besoin que d'autres viennent les lui apporter.

Il ne faut surtout pas d'un cadeau de ce genre qui lui soit donné par les canons et les cuirassés ennemis.

Une arrestation à Marseille

Lettres anonymes, injures et menaces

MARSEILLE, 9 avril. — Quelques jours après qu'il eut déposé son amendement concernant la visite des engagés spéciaux, le député Ignace recut de Marseille, ainsi, d'ailleurs, que d'autres députés, une lettre d'injures et de menaces, signée : docteur Paniel, de Marseille.

La lecture de la Chambre fut saisie de l'incident et une information fut ouverte. Le docteur Paniel protesta contre l'usage qu'on avait fait de son nom et porta plainte, à son tour ; le parquet procéda à une enquête minutieuse qui a abouti aujourd'hui à l'arrestation du nommé Germain Fleury, architecte, âgé de soixante-huit ans, très connu à Marseille.

Une perquisition opérée à son domicile demeura infructueuse. Par contre, on trouva, dans un coffre-fort qu'il avait loué à la banque, un brouillon de la lettre incriminée ainsi que d'autres brouillons de lettres anonymes adressées aux autorités et dénonçant des soldats en situation irrégulière. Il y avait aussi des brouillons de lettres adressées au commandant d'un dépôt de prisonniers en Allemagne, et par les juelles Fleury cherchait à motiver les pires tracasseries envers un de ses proches parents, officier prisonnier dans ce camp. Ces lettres eurent d'ailleurs pour résultat d'attirer des mesures de rigueur de la part des autorités allemandes contre quatre officiers français, compagnons de captivité du prisonnier visé par les dénonciations de son parent.

LES RESULTATS SPORTIFS

CYCLISME

Deruyter gagne Tours-Paris. — La pluie, la grêle et la neige ont accompagné les concurrents de Tours-Paris (250 kil.). Le coureur Deruyter, actuellement à Bruxelles, Gans, l'Allemand, a pris la première place, devant un lot de jeunes concurrents ; Pélassier, le plus sérieux rival du vainqueur, indisposé, n'a pu l'inqüetter sérieusement.

Résultats : 1. Deruyter, en 8 h. 6 m. 50 s. ; 2. André Noël, en 8 h. 7 m. 58 s. ; 3. Juseret, 8 h. 58 m. 2 s. 4/5 ; 4. Manjé, 8 h. 48 m. 45 s. 2/5 ; 5. Christophe, 8 h. 58 m. 26 s. 1/5 ; 6. Chassot, 9 h. 7 m. 47 s. 3/5 ; 7. Massells, 9 h. 7 m. 47 s. 3/5 ; 8. Gerwig, 9. Grassin, 9 h. 33 m. 15 s. ; 10. Deloffre, 9 h. 37 m. 51 s. 1/5 ; 11. Dejonghe, 9 h. 40 m. 52 s. 3/5 ; 12. Grellet, 9 h. 54 m. 25 s. 3/5 ; 13. Asse, 10 h. 5 m. 48 s. 2/5 ; 14. Tournain, 10 h. 34 m. 56 s. 1/5, etc., etc.

An Vélodrome d'Hiver. — Grand Prix des Cloches (vitesse, 1.000 m.). — Les séries sont gagnées par Ellegaard, Egg, Pouchois, Lorain, Fournoux, Martin, Simonie, Luy et Iranie, et les demi-finales par Ellegaard, Pouchois et Egg.

Finale : 1. Egg, 2. Ellegaard, 3. Pouchois, 4. Simonie, 5. Luy, 6. Iranie, 7. Fournoux, 8. Martin, 9. Lorain, 10. Fournoux, 11. Simonie, 12. Luy, 13. Iranie, 14. Pouchois, 15. Ellegaard, 16. Egg.

Prix d'Avril (50 kil. derrière motos). — Première manche (20 kil.) : 1. Larue, 2. Colombatto, 3. 220 m. ; 3. Bruni, à 875 m. T. 16 m. 57 s. 2/5.

Deuxième manche (30 kil.) : 1. Bruni, 2. Larue, à 1.125 m. ; 3. Colombatto, à 2.450 m. T. 25 m. 20 s. 3/5.

Handicap du mille. — 1. Simonie, 2. Fournoux, 3. Choquet, 4. Lorain, 5. Besson, T. 1 m. 57 s. 4/5 ; d. t. 19 s. 1/5.

Course à l'Australienne. — Pour ses adieux, Egg était opposé à cinq lapidiers ; il en a rejoint quatre, mais a été rattrapé par le cinquième : 1. Choquet-Evvard, 2. Egg, 3. Lariglier-Claissy, 4. Duzan-Raynal.

FOOTBALL-ASSOCIATION

Le Tournoi National. — La deuxième journée mettait en présence les équipes de la Ligue de Football Association et de l'U.S.F.S.A. C'est la Ligue qui a triomphé par 3 buts à 2.

LE MONDE

INFORMATIONS

Ce matin paraît à l'Officiel la nomination au grade de chevalier de la Légion d'honneur de M. Harjes, président de la Commission de Secours Américain de la rue François-Ier.

On se souvient que M. Harjes avait été précédemment l'objet d'une fort belle citation à l'ordre du jour qu'Excelsior a publiée.

NAISSANCES

— La comtesse E. Boulay de la Meurthe a donné le jour à une fille : Jeanne.

— La vicomtesse de Moré de Pontgibaud, née Carayon La Tour, vient de mettre au monde un fils : Aimery-Victoire.

DEUILS

— Les obsèques de Mme Cachard, récemment décédée 4, rue Chaligny, auront lieu à Saint-Honoré-d'Eylau, demain mercredi 11 avril, à 10 heures. On se réunira à l'église.

Nous apprenons la mort :

De Mme R. Papin, née Baillif, femme de M. Robert Papin, président de la Société sportive d'encouragement, mère du lieutenant Jacques Papin, tué à l'ennemi, et de Mme Henry Cravoisier, femme du capitaine détaché à la mission militaire en Roumanie ;

De M. André Joly, sous-officier automobiliste, mort pour la France, dans un hôpital de Nancy, des suites d'une maladie contractée au front, âgé de trente-huit ans. Il avait épousé Mlle Vaillant et laisse un fils ;

De M. Alfred de Courcy, père du capitaine d'état-major de Courcy, inspecteur des forêts, de M. Gérard de Courcy et de la baronne de Saint-Palais, décédée à Menton ;

De Mme Léon de La Lave de Duemne, décédée à Auteuil ;

De M. Alfred Geoffroy, directeur de la manufacture de tabacs de Dijon, chevalier de la Légion d'honneur, qui a succombé à soixante-sept ans ;

Du sous-lieutenant Ogier, du 52^e d'infanterie, mort pour la France ;

Du chanoine Pierre Burnoz, vicaire général honoraire du grand séminaire d'Ajaccio ;

De M. Victor Juillard, percepteur des contributions en retraite, qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-trois ans. Il était le père de M^{re} Juillard, l'avoué parisien ;

De la comtesse Pierre d'Absac, qui a succombé à Casse, près Bergerac ;

De M. Désiré Lachapelle, professeur honoraire de l'Université, décédé âgé de soixante-sept ans.

PETIT COURRIER DE LA RIVIERA

— A Nice sont arrivés récemment : comtesse de Louvencourt, général baron Zakomelsky, général et Mme Hanoteau, comte de Gimel, général Mells Loopol, inspecteur du service de santé de l'armée belge ; MM. Krings, W. Slattery Margell, lieutenant B. Mees, de l'armée belge, etc., etc.

— M. et Mme Henri Cain, M. Hussenot de Senonges et M. van Castel ont quitté Nice, ainsi que la marquise Pietrosynska, qui est arrivée à Paris.

— Avant-hier a eu lieu, dans le parc de Valrose, la grande herminette flamande de bienfaisance que nous avons annoncée. Gros succès pour le sketch "L'Oiseau de France", du comte d'Arincourt, et pour Mme George Leblanc-Maeterlinck, qui interpréta avec talent l'Hymne à la reine des Belges, de Mme Berthe Mendès-Moro.

PETIT COURRIER D'ITALIE

— Venant du front, S. A. R. le duc d'Aoste est arrivé à Naples à sa résidence de Capodimonte, où la duchesse d'Aoste l'avait précédé de quelques jours.

— A l'occasion du prochain mariage de donna Paola de Viggiano avec le marquis Hon. Luigi Medici del Vascello, la princesse de Viggiano donnera ces jours-ci un grand déjeuner. Le mariage civil sera célébré le 15 courant et la cérémonie religieuse aura lieu le lendemain.

Donna Paola de Viggiano, fille de feu le prince Ludovico Sanfelice de Viggiano et de la princesse, née Jeanne de Bauffremont, dame de palais de la reine d'Italie, appartient à la fois à l'une des plus anciennes et des plus nobles familles de France — les princes de Bauffremont, dont l'origine remonte à l'année 1090 — et à l'une des souches italiennes les plus pures.

— Après quelques jours passés à Naples, le marquis Carignani, ministre d'Italie près le roi des Belges, est parti pour Rome, d'où il se rendra au Havre.

— Le baron Romano Avesano, ministre d'Italie près le roi de Monténégro, a quitté Naples pour rejoindre son poste à Paris.

— Le lieutenant français Bedardie vient de faire une conférence très applaudie sur la guerre.

— Le prince Aladbrandini est rentré à Rome, venant de Paris.

— Le prince et la princesse Ruspoli sont de retour en Italie.

— Le comte Luigi Primoli reprend ses matinées musicales du lundi, en sa villa Sallustiana, pour ses amis et en l'honneur des officiers blessés.

— Le sculpteur Ernesto Biondi vient de mourir à Rome, après une longue maladie.

— De Parme, on annonce la mort du comte docteur Luigi Simonetta.

— La princesse Jacques de Broglie a donné, à Rome, une réception intime, à laquelle s'étaient rendus : prince et princesse Barberini, comtesse Van de Steen, comte de Cartagena, comte Lovatelli, M. et Mme Corpechot, Mme Besnard, MM. Kroupensky, de Morsier, M. Avit, docteur Oreste Basilio, M. Henry Gousse, etc., etc.

— De petits dîners ont eu lieu dernièrement chez donna Maria Mazzoleni et chez donna Franca Florio.

Préface d'adresser les avis de Naissances, Mariages, Décès, etc., à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière. Téléphone Central 52-11. Bureaux : 9 à 6 heures, dimanches et fêtes, 11 à 12 heures, 5 à 6 heures. Prix spéciaux consentis à nos abonnés.

AVIS à la Clientèle

LA SOCIÉTÉ

NESTLÉ

(Lait condensé et farine lactée)

en raison de l'affluence des demandes, a le regret de ne pouvoir exécuter toutes les commandes.

B L O C - N O T E S

EST-CE que ce sont les hommes, à présent, qui vont nous empêcher d'être des féministes raisonnables ? Et faudra-t-il que ce soient des femmes qui calment leur impatience de nous voir devenir électrices ?

Il s'est produit, à ce sujet, tout à l'heure, un incident assez significatif.

L'Union française pour le suffrage des femmes tenait son assemblée générale, et des femmes très intelligentes s'y entretenaient paisiblement de toutes sortes de questions graves : le sort de l'ouvrière, l'éducation et l'assistance infantiles, l'enseignement féminin, quand surgit un député, M. Louis Marin, qui s'avisait de reprocher à ses auditrices leur étrange sagesse.

Et le suffrage universel, mesdames ? Et ce droit de faire des députés et des sénateurs, d'être vous-mêmes des députés et des sénateurs, est-ce que vous l'avez oublié ? Vous n'en dites plus rien... Ne comprenez-vous pas que cette question-là est la seule dont la solution presse ?

Et ce fut toute une conférence — intéressante, d'ailleurs, — à la fin de laquelle M. Louis Marin exprima le vœu que le Parlement « ne remît point à la fin de la guerre » la réalisation d'une réforme à laquelle tant de nobles espoirs sont attachés.

Evidemment, M. Louis Marin n'a pas tout à fait tort, et il semble bien que les femmes aient conquis, par leur attitude même, le droit de gérer les affaires de leur pays alors que, en l'absence des hommes, elles ont si bien géré les affaires de leur maison. Il est impossible, en effet, de ne point reconnaître que cette guerre a fait de nous les souveraines de l'Arrière, et qu'il n'a été besoin d'aucune loi pour cela.

On a vu des salaires d'ouvrières égaler ceux des ouvriers les mieux payés, et, dans maintes entreprises commerciales et industrielles, la patronne s'installe et gouverne, pour le bien de tous, à la place du patron. Des fortunes importantes ont été gérées le mieux du monde, en l'absence des maris, par des femmes qui ne se soupçonnaient point aptes à de telles besognes ; d'autres, en face d'enfants grandissants, se sont révélées éducatrices de premier ordre, et nous voilà, comme fonctionnaires, répandues et déjà fixées un peu partout.

De haut en bas des hiérarchies, nous sommes présentes, et l'on est content de nous. Nous remplaçons l'homme d'équipe et le clerc de notaire, le laboureur et le sous-chef de cabinet du ministre. Il ne nous manque plus guère que le bulletin de vote... et vous êtes d'avis, monsieur le député, qu'on nous fasse ce cadeau sans tarder ?

A la vérité, nous pourrions accepter cette offre, et nous ne verrions point d'inconvénient à devenir électrices, car nous imaginons volontiers que nous en sommes dignes. C'était une vérité avant la guerre, que la guerre a définitivement démontrée.

Tout de même, les Françaises conservent un scrupule ; monsieur le député, elles ne demandent pas mieux que de suivre vos suggestions, mais elles admettent que ces choses se régleront peut-être mieux après la guerre, quand les hommes seront là. Elles ne veulent pas être les invitées qui se mettent à table avant les maîtres de la maison... étant données surtout les raisons magnifiques pour lesquelles, en ce moment, les maîtres de la maison se font attendre.

SONIA.

Le double vandalisme

Un certain Scheuermann affirme, dans la Deutsche Tageszeitung, que les Allemands ont détruit le château de Coucy « la mort dans l'âme ».

— Et la preuve, ajoute-t-il, que nous ne sommes pas des barbares, c'est qu'à peine maîtres de ces ruines historiques nous avons procédé à leur réfection.

Ah ! barbares, deux fois barbares ! puisqu'ils n'ont pas senti quelle injure faisaient à ces pierres de France leur ciment et leur truelle germaniques !

Si quelque chose devait nous empêcher de déplorer la destruction de ces nobles ruines, ce serait bien de savoir que l'envahisseur ne nous les eût laissées que marquées de la pire souillure, c'est-à-dire restaurées à leur façon.

Le retour au pays

Nous avons conté l'effroyable retour au pays du lieutenant C..., qui, au cours d'une patrouille, à quelques kilomètres de Saint-Quentin, se trouva devant ce qui avait été

la ferme de ses parents, la ferme où il était né.

Du bâtiment : rien ! Les parents : emmenés ! Le désastre et l'épouvante.

Ceux-ci sont plus heureux. Les vandales ont dû quitter le bourg avant d'avoir pu le



OUI... MAIS LE PHOTOGRAPHE EST LA !...

détruire. Ils n'ont pas même eu le temps, dans leur déroule, de pousser devant eux les habitants.

Et deux de nos petits soldats, en arrivant dans ce village — leur village — retrouvent les maisons familières et, sur le seuil, les sourires amis.

Tout de même, en dépit de l'émotion de l'heure, la vieille dame du fond et la petite fille du premier plan n'ont pas oublié que le photographe était là...

La confusion peu plaisante

Le nouveau ministre du Ravitaillement, M. Viollette, n'est pas fâché de porter un nom de fleur ; mais, il supporte difficilement qu'on le taquine à ce propos.

Il y a quelque quinze ans, il faillit se brouiller avec un de ses plus influents électeurs qui, sous prétexte de rire, s'entêtait à lui donner des noms de légumes.

C'était à un bal donné à l'Élysée sous la présidence de M. Loubet. M. Viollette, alors simple député, pérorait au milieu d'un groupe de jolies femmes, quand une vigoureuse tape sur l'épaule le fit tressaillir, tandis qu'une voix joviale s'exclamait :

« Tiens ! c'est toi, mon vieux persil ! »

M. Viollette se retourna brusquement : — Je ne suis pas persil, dit-il sur le ton le plus net, je suis Viollette. Je vous prie de vous en souvenir.

Et, alors, on entendit une jeune femme qui disait : — Non, non, pas violette, pas modeste du tout.

Le jeune député fut le premier à en convenir.

Mais si, le change varie !

Une lectrice de l'Information se plaint à notre confrère de ceci :

Voulant envoyer un mandat de cent francs à son frère, interné en Suisse, elle dut verser au guichet de la poste la somme de 117 francs, les 17 francs étant pour le change.

Or le change sur la Suisse était, ce jour-là, de 14 francs. D'où protestation de l'intéressée.

L'employé lui répondit péremptoirement en lui mettant sous les yeux une pancarte officielle établissant le cours du change sur la Suisse à 17 francs.

Il est vrai que la pancarte était vieille et que le change avait baissé depuis le jour où elle avait été établie. Mais, comme elle n'avait pas été remplacée, elle continuait à donner, à son erreur, force de loi. Elle continuait... Et elle continuera peut-être très longtemps encore...

L'affaire de la rue Caumartin

Voici la véridique histoire du « bourgeois de la rue Caumartin », telle que se la raconte aujourd'hui le peuple des faubourgs.

Donc, ce « bourgeois », qui a de la fortune et des relations, put arriver à se faire livrer, ces jours-ci, dix sacs de charbon. On les aligna sur le seuil de la maison, cependant qu'une foule respectueuse faisait la haie.

Mais, quand le « bourgeois », qui habite à l'entresol, demanda aux livreurs de monter les dix sacs chez lui, ceux-ci se refusèrent. Décharger le charbon et en empêcher l'argent, là se bornait leur rôle.

Alors le « bourgeois » avisa parmi les badauds deux jeunes ouvriers d'aspect solide. — Vingt sous par sac, dit-il.

Mais, après un bref colloque, les deux jeunes gens secouèrent la tête négativement.

Le « bourgeois » se retourna vers son concierge.

— Oh ! monsieur sait bien que je ne demanderais pas mieux que de lui rendre service ; mais, du charbon, c'est lourd !

Le « bourgeois » se décoiffa et lui tendit son chapeau :

— Pas trop lourd, ça ?

— Monsieur veut rire...

Et, devant son concierge médusé, le « bourgeois », qui a de la fortune, des relations et aussi des biceps, chargea le premier sac sur son épaule et disparut dans l'escalier.

Au dixième, la foule, extasiée et respectueuse, applaudissait.

FILMS

Briques et poussières

Mme Ninette est en visite chez sa belle-mère. Mme Ninette a gardé regret du temps où son mari, au lieu d'être un simple héros, comme tout le monde, était un avocat distingué et occupé : « quelqu'un » enfin. Et elle décrit, avec une pointe de pitié, le dernier cadeau qui lui est parvenu de lui : un morceau de brique, soigneusement emballé dans une boîte ficelée, avec cette mention : « Pierre de Noyon ».

Jamais, dit la bonne dame, il ne vous a fait plus beau présent !

Ninette rit d'un petit rire qui veut dire : « Ne discutons pas. Nous ne nous comprenons pas ! » Mais la belle-mère, majestueuse, marche vers son secrétaire. Elle tire du fond du tiroir aux secrets un sachet usé. Elle l'ouvre avec des doigts tremblants d'émotion et montre, dedans, un petit tas de poussière noirâtre enveloppée dans du papier de soie.

— Qu'est-ce que c'est ? demande Ninette.

— C'est de la terre de Pologne. C'était le pays de mon père à moi. Et si votre mari est ce qu'il est, un brave, c'est peut-être parce que je lui ai appris, quand il était petit, qu'il n'y avait rien, dans ma maison, de plus précieux que cette pincée de terre...

Le petit Claude, très intéressé, s'est approché de sa grand-mère, qui l'attire contre elle.

— Regarde bien la pierre de Noyon, mon petit, lui dit-elle. Regarde-la, chaque matin et chaque soir. Un jour tu comprendras ce qu'elle veut dire et pourquoi ton père l'a envoyée. Ce jour-là, s'il le voit, le récompensera de ce qu'il endure aujourd'hui...

Mme Ninette ne rit plus. Et les yeux du petit Claude brillent... brillent... — A. L.

Les restrictions de la buvette

Que les députés siègent ou non, la buvette de la Chambre est ouverte. Mais, une récente décision de la gesture, motivée par certains abus, veut qu'elle soit réservée désormais aux seuls parlementaires, alors que ceux-ci avaient, tout récemment encore, la faculté d'y inviter leurs amis.

La suppression de cette tolérance n'a pas été sans provoquer de vives réclamations. Samedi, un député socialiste du Nord prenait à partie un questeur :

— Voyons, lui disait-il, c'est absurde ! Nombreux sont les réfugiés ou les évacués qui viennent où ils arrivent à Paris. Je suis ainsi dans l'obligation de leur offrir quelque chose, et il m'est difficile de les conduire chez un marchand de vin. Faites-nous payer, si vous voulez, mais laissez-nous pour nos amis l'accès de la buvette.

L'excellent questeur n'est pas un lieu où l'on donne à boire.

Le chapeau explosif

Quelques dames anglaises ont formé le projet d'aller de porte en porte, quêtant pour l'armée. Elles ne demanderont pas d'argent, mais du coton et de la laine.

C'est pour les explosifs, diront-elles. Or, une idée leur est venue. Ne pourraient-elles employer les vieux chapeaux dans la fabrication des munitions ?

Personne ne pouvant répondre à leur question, elles ont décidé d'aller la poser à lord Moulton, qui préside le Comité des explosifs au ministère anglais des Munitions.

« Il y a encore à Londres, écrit la Westminster Gazette, des milliers de gentlemen à qui ces dames pourraient demander leur chapeau haut de forme — bien qu'aujourd'hui on n'en voit plus guère que trois ou quatre cents qu'on voyait il y a quelques années. »

Enfin, si le chapeau haut de forme doit mourir, il sera beau que ce soit sur le champ de bataille.

LE VAILLEUR.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN

par Gibson



Vers la dernière tranchée.

(Life.)

CRISE

PAR

MICHEL SORBIER

— Ah ! si j'avais encore ma mère !... Ce furent les dernières paroles de Mme Elise Bajamet, qui rentra dans sa chambre en faisant claquer la porte au nez de son mari.

La scène avait été vive. Sollicité d'avoir à payer une étoile de deux mille francs que venait de se faire livrer Mme Bajamet, le chef de la communauté s'était récusé.

— Ma chère amie, tu as déjà beaucoup de fourrures, et nous sommes en guerre ! Cette double proposition se trouvait exacte, mais Elise objecta qu'une femme n'a jamais trop de fourrures et que la guerre, par hasard, n'avait pas diminué d'un sou leurs revenus.

— Erreur !... dit M. Bajamet, car j'ai dû prévenir tous mes locataires que, n'ayant plus de charbon, je ne pourrais plus les chauffer, et tous m'ont répondu qu'ils ne paieraient plus leurs loyers.

— C'est pour cela qu'on gèle ici ?

— Le concierge a vidé ce matin le dernier seau de charbon dans le calorifère.

— Je ne te féliciterai pas de ta prévoyance. Et ma fourrure m'est encore plus indispensable...

— J'ai dit non ce sera non !...

Le somptueux immeuble de Ferdinand Bajamet n'était qu'une immense glacière. Les locataires du premier, du quatrième et du cinquième s'en allèrent dans le Midi, ceux du deuxième et du troisième s'installèrent à l'hôtel.

Et Bajamet connut le froid dans son luxueux rez-de-chaussée.

Sa femme avait trouvé une solution : elle ne quittait plus son lit. La femme de chambre renouvelait sa bûche d'eau chaude en même temps qu'elle lui apportait ses repas.

Bajamet était allé supplier vainement son fournisseur de charbon, puis il avait cherché ailleurs. On l'avait vu rôder sur les bords de la Seine, depuis Bercy jusqu'au Point-du-Jour ; il avait fait d'extraordinaires stations dans les entrepôts vides des chemins de fer. Il sortait de chez lui le matin, il n'y rentrait que le soir, boitant, à cause de terribles engelures. Il suivait les livreurs de charbon jusque dans des quartiers invraisemblables, en essayant de les corrompre. Mais la malchance le poursuivait. Il se heurtait partout à d'ironiques fins de non-recevoir.

Terrassé par le sort et un rhume désastreux, Ferdinand abandonna la partie et résolut d'attendre le dégel.

Couvert de sa pelisse, chaussé de snow-boots, il arpenta sa chambre en soufflant dans ses doigts.

Pendant ce temps-là, douillettement étendue dans son lit, Elise admirait sa nouvelle fourrure. Seul restait à résoudre le problème des deux mille francs.

Le martyre du froid qu'endurait Bajamet, elle en connaissait toutes les phases, sa femme de chambre lui rapportait exactement chacune des plaintes désespérées du malheureux.

Vers onze heures, ce jour-là, Ferdinand Bajamet résolut, pour se réchauffer, d'aller faire des exercices physiques dans la galerie. Par la porte entrouverte de la chambre de sa femme, il aperçut (spectacle stupéfiant !) une grille débordante de charbon incandescent.

Dès lors, bannissant toute autre pensée, Bajamet ne sentit plus en lui qu'un désir fou, un désir animal, de s'approcher du foyer et d'y réchauffer ses pauvres membres.

Seulement, on ne pénètre pas ainsi dans la chambre d'une Mme Bajamet courroucée. Il fallait un prétexte. Ferdinand comprit que la meilleure entrée en matière était de parler à Elise de sa fameuse fourrure. Il poussa résolument la porte et ses premières paroles furent celles qui convenaient :

— En somme, chère amie, j'ai réfléchi...

Les querelles sont apaisées. Elise a mis la fourrure sur ses épaules. Bajamet, débarrassé de son passe-montagne, se chauffe voluptueusement. On cause, on est heureux.

— Dis-moi, ma chérie, ne trouves-tu pas que cette grille aurait besoin d'être ranimée ? Si tu demandais du charbon, puisque tu as réussi à en avoir. Je crains que ce feu merveilleux ne s'éteigne.

— Mais, répondit Elise... c'est que je n'ai pas un brin de charbon de plus ! Cette grille, c'est Victorine qui l'a empli avec un petit sac qu'elle a été chercher en faisant la queue pendant plus d'une heure... et cette fille m'a déclaré qu'elle ne recommencerait pas une pareille corvée... Dans une demi-heure le feu sera éteint. J'en serai quitte pour me recoucher !

— Bien joué !... soupira Bajamet. Mais voilà dix pauvres kilos de charbon qui m'auront coûté bien cher !!!

MICHEL SORBIER.

Le grand nombre de manuscrits qui nous sont envoyés et la nécessité où nous nous voyons de ne pas les rendre, qu'ils aient été publiés ou non, nous forcent à prier nos confrères et nos correspondants de garder copie des articles qu'ils nous adressent.

Pour les cultures des régions récupérées

Un marché destiné à la fourniture des agriculteurs en plants à repiquer, tels que poireaux, oignons, choux, etc., se tiendra le mercredi, aux Halles, le matin de bonne heure, et à la Bourse de commerce l'après-midi.

Plusieurs hectares des anciennes pépinières de Trianon viennent d'être spécialement affectés à cette culture, plus particulièrement destinée aux régions récupérées. Dès leur retour, les réfugiés pourront ainsi remettre leurs potagers en état de rapide production.

LES THEATRES

A L'OPERA

Adélaïde, ballet en un acte, de M. Maurice Ravel.

Il y a quelques mois, M. Rouché nous conviait à la représentation d'un ballet nouveau : les Abeilles, qui ne sont que l'adaptation scénique de certain Scherzo fantastique du jeune et remarquable compositeur russe M. Igor Stravinsky, et dont la durée ne dépasse point quatre minutes. Aujourd'hui, sa générosité musicale nous accorde soixante secondes de plus avec Adélaïde ou le Langage des fleurs ! Or, cette Adélaïde n'est, tout simplement, que la mise en action, dans d'élégants costumes 1830, des Danses de M. Ravel, publiées sous le titre de : Valses nobles et sentimentales, et devenues, paraît-il, introuvables.

Ces danses, conçues pour le piano, furent ensuite instrumentées, et l'auteur ayant imaginé un scénario qui pût s'y adapter, les Ballets russes leur accordèrent une brillante hospitalité lors de leur dernière saison du Châtelet.

Je ne sache pas que le succès en ait été tel qu'il imposât au directeur de l'Opéra l'obligation de les inscrire à son répertoire.

Lorsque M. Rouché, lors de son entrée au Palais Garnier, fit part à la presse de son désir de rénover la danse en lui accordant une large place dans ses préoccupations artistiques, tout le monde s'en réjouit, et l'on s'imaginait qu'il allait demander à des poètes inspi-



M. MAURICE RAVEL

rés des livrets qu'il confierait, le moment venu, à des musiciens de son choix. On se voyait déjà à la veille de spectacles merveilleux, d'une incomparable tenue d'art... Et voici qu'aujourd'hui d'aucuns se demandent s'il nous faudra en rabattre et si l'intention du sympathique directeur est de se contenter, à l'avenir, de la transformation, en actes dansés, de « scherzos fantastiques » et de « suites de valse » instrumentées après coup. Rien de mieux que d'emprunter aux Russes ce qu'ils ont de bon ; mais il serait dangereux de les imiter en tout et principalement dans cette manie d'abimer de superbes poèmes symphoniques, comme Thamar et Schéhérazade, en leur faisant subir l'outrage d'adaptations scéniques auxquelles leurs auteurs n'avaient certes jamais songé. Il est vrai qu'il est des compositeurs, heureux de figurer sur l'affiche, donnent toutes les autorisations désirées et que, de plus, en un pareil moment, notre Académie nationale de musique et de danse ne peut tous jours agir comme elle le souhaiterait.

C'est pourquoi, puisqu'elle ne nous offre ce soir qu'Adélaïde, sachons nous en contenter.

Au surplus, si le public trouve un peu monotone cette série de valse, que ne coupe-t-elle pas une musique de scène, même pour les parties mimées, les musiciens auront plaisir à constater de quelle façon ingénieuse M. Ravel a transporté ses danses du piano à l'orchestre. Ils remarqueront la discrétion et l'élégance savante avec lesquelles il a accompli ce travail périlleux. En effet, pas un instant on ne s'aperçoit que ces morceaux furent conçus pour l'instrument que détestait si particulièrement Reyer. Il a enveloppé ses mélodies (si j'ose ainsi les nommer), ses rythmes, ses accompagnements, voire ses dissonances, beaucoup trop nombreuses et superflues, à mon gré, de sonorités adéquates et délicieusement voilées, leur donnant ainsi une sorte de cachet 1830 tout à fait réussi.

Par exemple, certains éclats de piston ne sont pas sans me déplaire dans la première valse, qui n'est point la meilleure ; mais comme la seconde, entièrement mimée, est charmante d'orchestre, comme le sentiment en est joli, avec ses cors et ses trompettes au sourdine ! La troisième, dansée d'abord par Mlle Boni et par M. Aveline, avant que d'autres couples se joignent à eux, est séduisante aussi avec son quatuor discret, accompagnant d'exquises mélancolies de cor anglais et de flûte. La dernière, de la quatrième valse, me paraît très pénétrante, et quant à la dernière, avec ses poétiques retours de motifs, tandis que nos regards se trouvent charmés par une mise en scène captivante au possible, elle termine le plus heureusement du monde cette courte fantaisie chorégraphique d'un musicien admirablement doué, mais que l'horreur du déjà entendu pousse trop fréquemment vers la bizarrerie, et que les lauriers de M. Debussy ne cessent de troubler un peu trop visiblement.

Mlle Aida Boni fut une exquise Adélaïde, à laquelle M. Aveline donna ce ne peut mieux la réplique, et la chorégraphie de M. Ambrosini a droit à tous les éloges. Il faut en dire autant de l'orchestre.

Fernand LE BORNE.

AU THEATRE EDOUARD VII

La Folle Nuit ou le Dérivatif, conte galant, en trois actes, de MM. Félix Gaudier et A. Mouézy-Don, musique de Marcel Pölet.

Nous sommes, cela se conçoit, si préoccupés de la guerre que nous empruntons des mots et des métaphores au vocabulaire militaire ou historique pour signifier la moindre chose, par exemple une entreprise impossible. Chacun sait, d'ailleurs, qu'impossible n'est pas français (notre langue est si pauvre !). Il faut donc recourir, comme l'abbé Delille, à des périphrases. Nous disons : « Cela est impraticable... », comme de pérorer un front. Cette comparaison est tombée en désuétude depuis le mois dernier.

Les érudits demandent au passé des images moins élémentaires et plus prétentieuses. Un personnage de la Princesse Georges appelle un autre personnage, qui se défend : « Bomarsund ! », et l'autre, qui se flatte d'être inexpugnable, réplique : « Gibraltar ! » Tout le monde aujourd'hui encore comprend Gibraltar, et il faut croire que le 2 décembre 1871, lorsque la Princesse Georges fut représentée pour la première fois au théâtre du Gymnase-Dramatique, on se rappelait encore que la forteresse de Bomarsund, dans les îles Åland, fut prise par les Russes et les Anglais en 1854. Nous

choisissons volontiers Berg-op-Zoom pour symbole de l'impossible ; mais, est-ce bien parce que nous savons que cette ville forte et, par définition, à l'épreuve de tous les assauts, fut emportée trois fois : en 880 par les Normands, en 1747 et en 1795 par les Français ; ou bien, est-ce parce que la pièce de M. Sacha Guitry nous a laissé un excellent souvenir ?

Peu importe : il est une entreprise plus scabreuse que d'emporter Berg-op-Zoom, plus malaisée que d'enlever Bomarsund, plus invraisemblable que de réduire Gibraltar : c'est de raconter le Dérivatif aux lecteurs d'Excelsior qui veulent être respectés.

M. Franck, directeur du Théâtre Edouard-VII, ne nous a pas pris en traître : « Ce que j'écris, a dit le poète,

Ce que j'écris n'est pas pour les petites filles
Dont on coupe le pain en tartines... »

M. Franck a mis sur ses affiches la mention suivante, en prose :

« Cette pièce n'est pas pour les jeunes filles. »

Il y a une nuance. Le Dérivatif n'est pas pour les jeunes filles, surtout pour celles dont on coupe le pain en tartines ; mais il n'est même pas pour les grandes. Nous ne saurions trop féliciter M. Franck de sa loyauté : elle sera récompensée, la vertu l'est toujours. Les jeunes filles fuiront un spectacle qui leur est contre-indiqué ; les permissionnaires, qui n'ont pas froid aux yeux, y afflueront. Ils passeront une bonne soirée, à la fin de laquelle je n'ose dire qu'ils se sentiront meilleurs, mais je me plais à croire que leur vertu naturelle ne sera pas entamée sérieusement.

Le Dérivatif est du La Fontaine tout pur ; mais ce n'est pas une fable. Ce serait plutôt un fabliau. Je crois même vaguement me rappeler que des sujets analogues furent traités par nos vieux auteurs. Il y a aussi, dans l'Arioste, le frère de Bradamante. Le Dérivatif est, bien entendu, une pièce dix-huitième siècle. Le lien de l'action est un château. On frémit quand on imagine, d'après les romanciers et les conteurs, ce qu'était la vie de château à cette époque-là. La jeune duchesse Silvérie est rêveuse : elle aspire au mariage. Sa gouvernante et l'abbé — car il y a un abbé, bien entendu, et si cet abbé n'était M. Harry Baur, je dirais même un petit abbé — sa gouvernante et l'abbé craignent de perdre leur situation si elle se marie ; et comme cette gouvernante et cet abbé sont d'une naïveté extrême, ils croient qu'il suffira de donner à Silvérie une aimable compagne pour la détourner du mariage. L'aimable compagne a un frère qui lui ressemble comme une sœur. Vous devinez ce qui s'ensuit, et que le Dérivatif, selon toutes les règles de Berquin, finit par un mariage. Eh ! direz-vous, c'était bien la peine d'invoquer les précédents de Gibraltar, de Bomarsund et de Berg-op-Zoom ! Ce conte galant est la même innocence. Parbleu ! C'est que je l'ai raconté à ma manière : je vous jure que j'ai eu du mal, et j'ai d'autant plus de mérite que vous ne vous en êtes pas aperçus.

Le Dérivatif est joué à ravir par Mme Marguerite Deval, qui a tant d'esprit dans toute sa petite personne — le diable au corps, beaucoup de diable, très peu de corps — ; par M. Harry Baur, qui, dans toute sa grande personne, a tant de finesse ; par la charmante Mlle Marken, Fallais, par mégarde, attribuer la même épithète à M. Jean Silvérie. Il est déjà rare que les femmes portent bien le travesti, plus rare que les hommes le fassent passer : c'est encore Berg-op-Zoom ; ainsi que les Normands en 880, ainsi que les Français en 1747 et en 1795, M. Jean Silvérie a pris Berg-op-Zoom.

Abel HERMANT.

Opéra. — Après-demain Aïda sera donnée, en matinée également. Le public s'apprête à renouveler l'accueil exceptionnellement favorable fait naguère au chef-d'œuvre de Verdi interprété par Mlle Demougeot et Borel, par MM. Laffitte, Noté, Huberty, Gresse, etc.

Tous les admirateurs de l'œuvre du maître Alfred Bruneau ont appris avec plaisir que Messidor sera représenté à la soirée de dimanche prochain. Ce soir, en effet, des pages qui comptent parmi les plus fortes, de l'inspiration la plus élevée, dans la musique française contemporaine. Mises en relief comme elles le sont par de remarquables artistes, elles méritent pleinement le grand succès qui leur est fait.

Gaumont-Palace. — Immense succès avec le 12^e et dernier épisode de Judex, la délicieuse comédie romantique David Garrick, un des plus grands chefs-d'œuvre de l'écran ; enfin, Les Cloches de Pâques, avec récitatif, orchestration spéciale, soli et chœurs.

Aujourd'hui et demain, soirées ; jeudi, matinée et soirée.
Loc. 4, rue Forest, 11 à 17 h. Tél. Marcadet 16-73.

Cet après-midi :

Th. Français, 1 h. 30, le Dépit amoureux, le Bourgeois gentilhomme.
Trianon-Lyrique, 2 h. 15, les Voitures versées, la Fille du Régiment.

Ce soir :

Opéra, jeudi, matinée, Aïda.

Th. Français, 7 h. 45, l'Autre Danger.

Opéra-Comique, jeudi, 7 h. 45, Aphrodite.

Odéon, 7 h. 45, l'Aventurier.

Th. Sarah-Bernhardt, 8 h., les Nouveaux Riches, mardi, jeudi, samedi, dimanche.

Variétés (Gut. 09-92), tous les soirs, 8 h. 15, le Roi de l'Air.

Gymnase, jeudi, la Volonté de l'Homme.

Antoine, 8 h. 30, Monsieur Beverley.

Renaissance, 8 h., le Minaret.

Palais-Royal, 8 h. 30, Madame et son filleul.

Porte-Saint-Martin, 8 h., la Fille de Mme Angot.

Porte-Saint-Martin, jeudi, la Jeunesse de Louis XIV.

Nouvel-Ambigu, mercredi, Lili.

Réjane, 8 h., Within the Law.

Châtelet, 7 h. 30, Dick, roi des chiens policiers.

Apollo (Central 72-21), 8 h., Mam'zelle Vendémiaire.

Athénée, 8 h. 30, Chichu.

Cluny, 8 h. 15, la Marraïne de Charley.

Capucines (Tél. Gut. 50-40), 8 h. 30, Où camp-t-on ? Ave Capucines, revue. Au-dessus de l'entresol.

Edouard-VII, 8 h. 30, la Folle nuit ou le Dérivatif.

Grand-Guignol, 8 h. 30, le Baiser mortel ; Un Révolutionnaire à Pére-Lachaise.

Th. Michel, 8 h. 45, Carmélite.

Scala, 8 h. 15, Champs-Élysées malgré lui.

MUSIC-HALLS

Olympia, 8 h. 30, Vedettes et Attractions.

Ba-Ta-Clan, 8 h. 30, la Revue des Bobards.

CINEMAS

Gaumont-Palace, 2 h. 20 et 8 h. 15, David Garrick ; Judex, Loc. 4, r. Forest 11 heures à 17 heures. Tél. Marc. 16-73.

L'incroyable Aventure de Valentin Torras

Prisonnier de Guerre en Allemagne

III

CHEMNITZ

(Suite.)

Je dormis sans me réveiller jusqu'au lendemain matin. Mais mon sommeil fut troublé par d'horribles cauchemars. C'était tantôt d'Avignon, le stylographe à la main, qui voulait me contraindre à signer, tantôt le soldat assassin qui me poursuivait avec son fusil. Et je voyais partout du sang. Il coulait à travers le bureau de l'officier allemand, en couvrait tout le plancher, puis montait jusqu'à ma poitrine, jusqu'à ma gorge, et finissait par entrer dans ma bouche.

La soif me réveilla. Je n'avais pas faim, mais j'éprouvais un besoin irrésistible de boire quelque chose de froid. Ma langue se collait à mon palais. La salivation m'était devenue impossible. Je puis affirmer, moi qui ai souffert durant ma captivité en Allemagne de la soif et de la faim, que le premier de ces deux tourments est de beaucoup le plus horrible, surtout quand on est blessé comme je l'étais.

Je me traînai jusqu'à la porte et je me mis à la hauteur à coups de pied et de poing. Au bout d'un moment on tira le verrou du dehors et un soldat entra. Il me regarda avec étonnement, me dit quelque chose que je ne compris pas et referma la porte avec soin.

Bientôt celle-ci se rouvrit et le même soldat déposa sur la paille une assiette avec une espèce de soupe froide et un morceau de pain noir.

— De l'eau ! de l'eau ! implorai-je en allemand, car je connaissais par hasard ce mot.

Il revint au bout de quelques minutes avec une cruche à demi remplie d'eau. Je lui arrachai des mains et bus avidement tout son contenu. C'était une eau assez trouble et qui n'avait point très bon goût ; mais elle me sembla pure, fraîche et cristalline. Je sentis qu'elle me rendait la vie.

Je fis un effort suprême et parvins à me mettre debout ; puis, quand le soldat fut reparti, je commençai à réfléchir. Tout mon cou était enflé et ma blessure me faisait grand mal. Mais je pensai que, puisque mes bourreaux me donnaient de l'eau, du pain et de la soupe, ils ne tenaient pas à ce que je meure sur-le-champ. Je décidai donc de faire ce que je pourrais pour vivre. Et je dévorai le pain et la soupe.

Je restai quatre jours dans ce cachot. Tous les jours un soldat m'apportait ma pitance et la porte se refermait sur lui jusqu'au lendemain.

Comme mon cou enflait de plus en plus, je commençais à craindre que la gangrène ne s'y mit. Et je formais le projet de faire un vœu comme à l'église, de donner des coups de poing dans le mur, de me jeter sur mon geôlier, en un mot d'essayer de tous les moyens en mon pouvoir pour forcer mes bourreaux à me tirer de ma cellule, quand dans l'après-midi du quatrième jour je vis entrer un feldwebel aux gestes brusques qui m'ordonna de le suivre et me reconduisit à l'écurie où étaient parqués quelques-uns de mes compagnons de voyage.

Je le suppliai de me faire entrer à l'infirmerie ; soit qu'il ne comprit pas le français, soit qu'on le lui eût défendu, il me répondit : « Nein, nein » et s'en alla sans retourner la tête.

Mes compagnons m'entourèrent et me demandèrent ce qui m'était arrivé. Je leur contai mes tristes aventures, et ils me félicitèrent d'être encore en vie. Un Français qui savait un peu de médecine, sans être docteur de profession, se chargea de me soigner. Il alla à l'infirmerie et y demanda de la charpie et de la leinture d'iode. Pendant un mois et demi, il me fit un pansement chaque matin. L'enflure diminua peu à peu, la blessure finit par se fermer et il ne m'en resta aujourd'hui qu'une cicatrice ineffaçable.

Je m'aperçus que j'ai à peine parlé de notre installation à Chemnitz. Je vais raconter maintenant comment nous vivions dans ce camp.

La caserne avait d'immenses écuries ; c'étaient de vastes galeries, divisées en compartiments par des cloisons de bois et de maçonnerie. Chacun de ceux-ci, destiné primitivement à quatre chevaux, était occupé par seize hommes. Quand nous arrivâmes, il y avait là environ 4000 prisonniers qui couchaient sur de la paille presque réduite en poudre et pleine de parasites de toute sorte. Cette paille était une source d'infection de premier ordre, mais on ne pouvait point en avoir d'autre. Le vieux capitaine répondait à nos réclamations que c'était assez bon pour des « crapules de Français » comme nous.

A l'entendre, tous les Français étaient des apaches. Et ce qu'il y a de plus grave pour lui, c'est que ce n'était pas une boutade de sa part : il en était profondément convaincu.

Peu de temps après arrivèrent mille Russes. Ils venaient des Carpathes. Quelques-uns d'entre eux baragouinaient un peu de français. Ils nous racontèrent que, pendant les quinze jours qu'avait duré leur voyage, on ne leur avait donné à manger que trois fois.

Affamés, altérés, déguenillés, d'une saleté repoussante, ils inspiraient à la fois de la pitié et de la répugnance.

La nourriture se composait de 300 grammes de pain de son, couleur gris sombre, de café avec du sucre ou du miel, et d'une assiette d'un rata indéfinissable, si immonde que rien qu'à son sou-

venir mon estomac se soulève de dégoût. C'était un mélange hétéroclite de riz, de pommes de terre à demi pourries, de morceaux de carottes et de poisson. Mais ce qu'il y avait de plus bizarre, c'est que dans ces morceaux de carottes — du reste très grands — nous trouvions du sucre, des figues et des grains de raisin. J'ignore comment on fabriquait une pareille mixture. Tout ce que je sais, c'est qu'elle avait fort mauvais goût ; c'était une sorte de jardinière horrible, aussi bien à cause de la mauvaise qualité des aliments qu'entraient dans sa composition qu'à cause de la manière de les accommoder. Avec quel diable de suif cette ratalouille était-elle assaisonnée ? C'est une chose que je n'ai jamais pu découvrir.

Ceux qui avaient de l'argent mangeaient à la cantine où il y avait des conserves. Mais les Russes se contentaient tous de ces mets si peu appétissants.

Le matin on nous donnait du café et du pain, à midi une assiette du plat invraisemblable que j'ai essayé de décrire, et le soir une autre tasse de café avec du miel en guise de sucre.

Ces pauvres Russes avaient toujours faim. Quelquefois, quand l'assiette de soupe était plus petite que de coutume, on donnait un hareng à chaque prisonnier. Presque tous les Français jetaient les têtes. Et nous observâmes que les Russes les ramassaient, et, après les avoir lavées et fait bouillir, les dévoraient avec délices.

Beaucoup de Français qui mangeaient à la cantine réclamaient leur ration pour la donner en cachette à quelque Russe. Mais la chose ne pouvait se faire ostensiblement car c'était un adjudicataire qui s'était chargé de nous nourrir à raison de tant par tête, et, comme de juste, il s'efforçait d'économiser le plus de rations possible.

L'eau était rare, tout comme à Zossen. Aussi la propriété était-elle pour nous une chose inconnue. Nous avions toujours la tête et les mains sales et nous étions couverts de poux. Je songeais avec regret au bon linge blanc que j'avais dans mes malles et que je mettais le dimanche à Valenciennes, quand, après m'être changé et rasé, je partais gaiement pour quelque point de la frontière. Le contraste entre le passé et le présent me serrait tellement le cœur que je décidai de ne plus évoquer l'heureux temps où j'étais mécanicien dans la maison Caill. Pourquoi, me dis-je, puisque cela ne servait à rien ?

Valentin TORRAS.

(A suivre.)

(Voir Excelsior depuis le 1^{er} avril)

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volmard.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Collection de feu M. L. ALLARD-MEUS

DESSINS ANCIENS

de l'Ecole hollandaise du XVIII^e siècle

GRAVURES, PEINTURES, SCULPTURES

CERAMIQUES, BRONZES

SIÈGES ET MEUBLES ANCIENS

Vente par suite de décès, Hôtel Drouot, salle 6,

les 13 et 14 avril. Exposition le 13

Commis.-pris, M. F. COUTANCEAU, 9, rue Ar-

sène-Houssaye, et M. CH. DUBOURG, 8, r. d'Alger.

Suppl., M. F. LAIR-DUBREUIL, 6, r. Favart.

Experts, MM. PAULME et LASQUIN, 10, rue

Chauchat ; 11, rue Grange-Batelière.

GRAVURES ANCIENNES

du XVIII^e siècle

GRAVURES ANGLAISES SUR LES SPORTS

DESSINS, TABLEAUX, BRONZES

Porcelaines anciennes, Art. antique

SIÈGES ET MEUBLES ANCIENS et de style

Vente par suite de décès, Hôtel Drouot, salle 6,

les 13 et 14 avril. Exposition le 13

Commis.-pris, M. F. COUTANCEAU, 9, rue Ar-

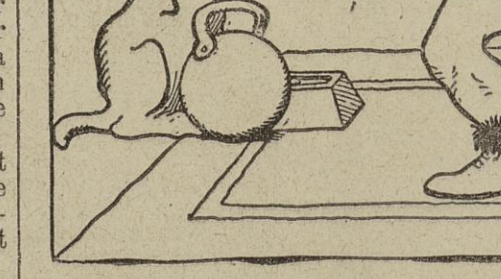
sène-Houssaye, et M. CH. DUBOURG, 8, r. d'Alger.

Suppl., M. F. LAIR-DUBREUIL, 6, r. Favart.

Experts, MM. PAULME et Lasquin fils, 10, rue

Chauchat ; 11, rue Grange-Batelière.

CET HOMME A DES DENTS EXCELLENTES



Servez-vous du DENTOL et vous aurez des dents aussi bonnes que lui.

Le Dentol (eau, pâte, poudre et savon) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable. Créé d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche ; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et de la gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre.

Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante. Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

TISANES POULAIN
Guérison radicale et sans régime du DIABÈTE, ALBUMINE, cœur, foie, reins, vessie et toutes maladies réputées incurables.
Livre d'or et Attestations franco. — Écrire : TISANES POULAIN, 27, r. St-Lazare, Paris

CONTRE LA TOUX

la Tisane Fectorale la plus active est obtenue au moyen du

PECTORAL LORINA

3 fr. le flacon pour 40 Infusions
En vente : PHARMACIE du PRINTEMPS
32, rue Joubert, Paris et dans toutes Pharmacies

ARTHRITIQUES

Vichy Célestins

élimine l'acide urique.

CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES

Perfectionnées, Confortables

.. Élégantes et de Fatigue ..

Pour Raccourcissements, Pieds dif-

formes, mutilés, amputés, etc.

ETABLISSEMENTS A. CLAVERIE

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS,

(angle de la rue Lafayette - Métro : Louis-Blanc)

Renseignements tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9 h. à 7 h.

CAPSULES

DE

MORRHUOL

CHAPOTEAUT

LE MORRHUOL supprime le goût

désagréable de l'huile de foie

de morue.

LE MORRHUOL est beaucoup plus

efficace que l'huile dont il

contient tous les principes

actifs.

LE MORRHUOL est souve-

rain pour guérir les

rhumes, la bronchite,

les catarrhes.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

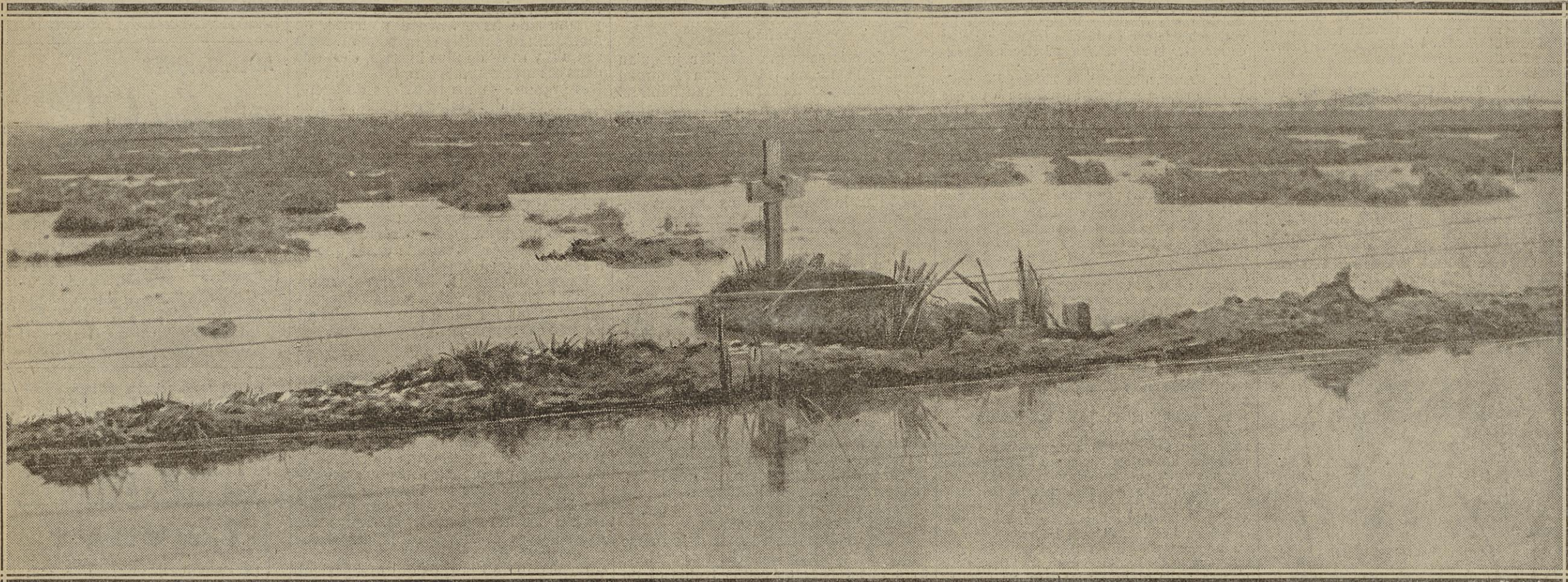
La Cure de Printemps

CE QUE VOUS DÉSIREZ
et qui serait trop coûteux, neuf,
VOUS LE DÉCOUVRIREZ
dans les « Occasions » de nos « PETITS ANNONCES »

EXCELSIOR

C'EST UNE OFFRE PASSIVE
que représente un écriteau « A LOUER ».
Nos ANNONCES sont ACTIVES
elles vont chercher le futur locataire chez lui.

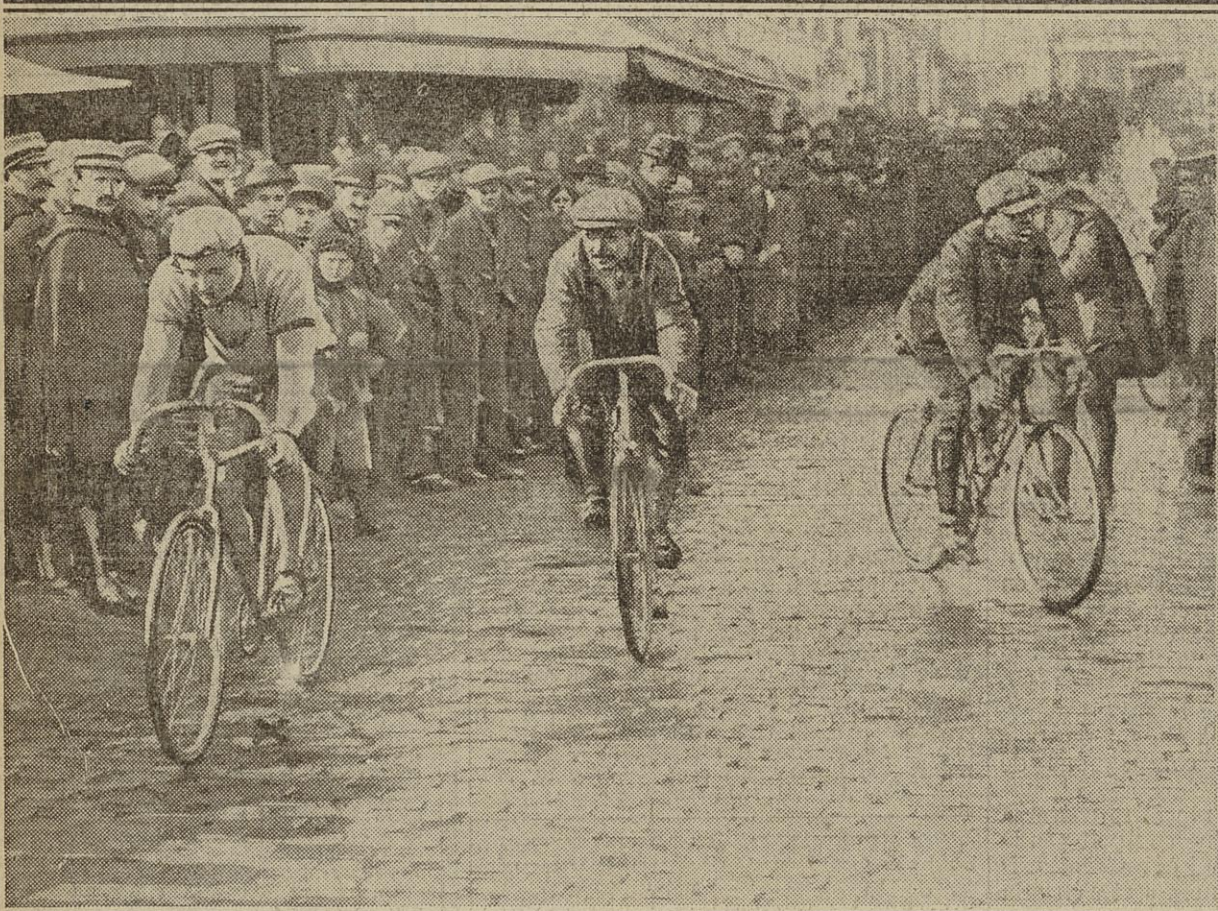
La tombe d'un soldat belge, en toute première ligne, sur le front inondé de l'Yser



GAGNEES PAR L'INONDATION, QUELQUES CROIX SE DRESSENT AINSI AU-DESSUS DES MARECAGES QUI SEPARANT LES COMBATTANTS
Les artilleries de campagne et de tranchées ont manifesté une certaine activité ces jours derniers sur le front de Belgique vers Dixmude, la maison du Passeur et Hetsas, tandis que l'ennemi recommençait à bombarder Ramscapelle. Sur cette partie du front, les inon-

dations provoquées par nos alliés séparent toujours les combattants, rendant difficiles les actions d'infanterie. Voici, au bord de l'Yser, la tombe d'un soldat belge entourée par les eaux devant les premières lignes. Les positions allemandes se trouvent juste en face.

L'arrivée de Tours-Paris, la première course cycliste depuis le début de la guerre



LE BELGE DERUYTER (X) ARRIVE PREMIER AU CONTROLE DE SAINT-CLOUD
La première course cycliste sur route organisée depuis le début de la guerre s'est déroulée hier sur le parcours Tours-Paris, soit 250 kilomètres. L'épreuve avait réuni quarante-cinq concurrents et le départ fut donné à Tours à 7 heures et demie. L'arrivée a eu lieu au



ARRIVÉE DE NOEL (X), SECOND. ON REMET SA FICHE A SON ENTRAINEUR
Vélodrome d'hiver. Voici le passage des deux premiers au dernier contrôle de Saint-Cloud : 1^{er} Deruyter, arrivé à 15 h. 36 et André Noël, arrivé à 16 heures. Sur la seconde photo, on voit André Noël à droite et, à gauche, son entraîneur prenant sa fiche de contrôle.

Sur les chemins des pays libérés : ceux qui s'en vont, ceux qui arrivent



PRÈS DE GUISCARD, DES HABITANTS ÉVACUÉS À L'ARRIÈRE CROISENT UN CONVOI DE RAVITAILLEMENT EN ROUTE POUR L'AVANT
Les chemins des régions libérées remis en état présentent, depuis les premiers jours du recul allemand, une très grande animation. Les troupes en marche vers les nouvelles lignes, les convois d'artillerie et de ravitaillement, les automobiles, se succèdent sans

interruption, croisant les hommes qui retournent au cantonnement et les habitants des villages reconquis, que l'on évacue faute de pouvoir leur donner un abri. Voici, près du village de Guiscard, une rencontre de ces pauvres gens et d'un convoi de ravitaillement.